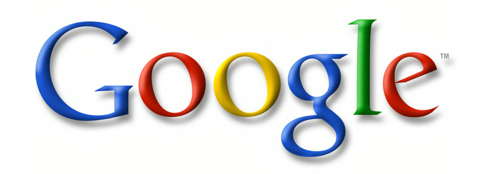
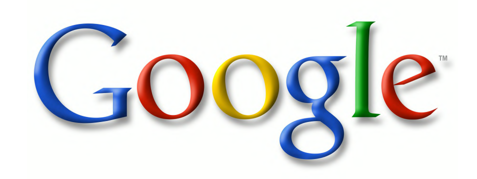
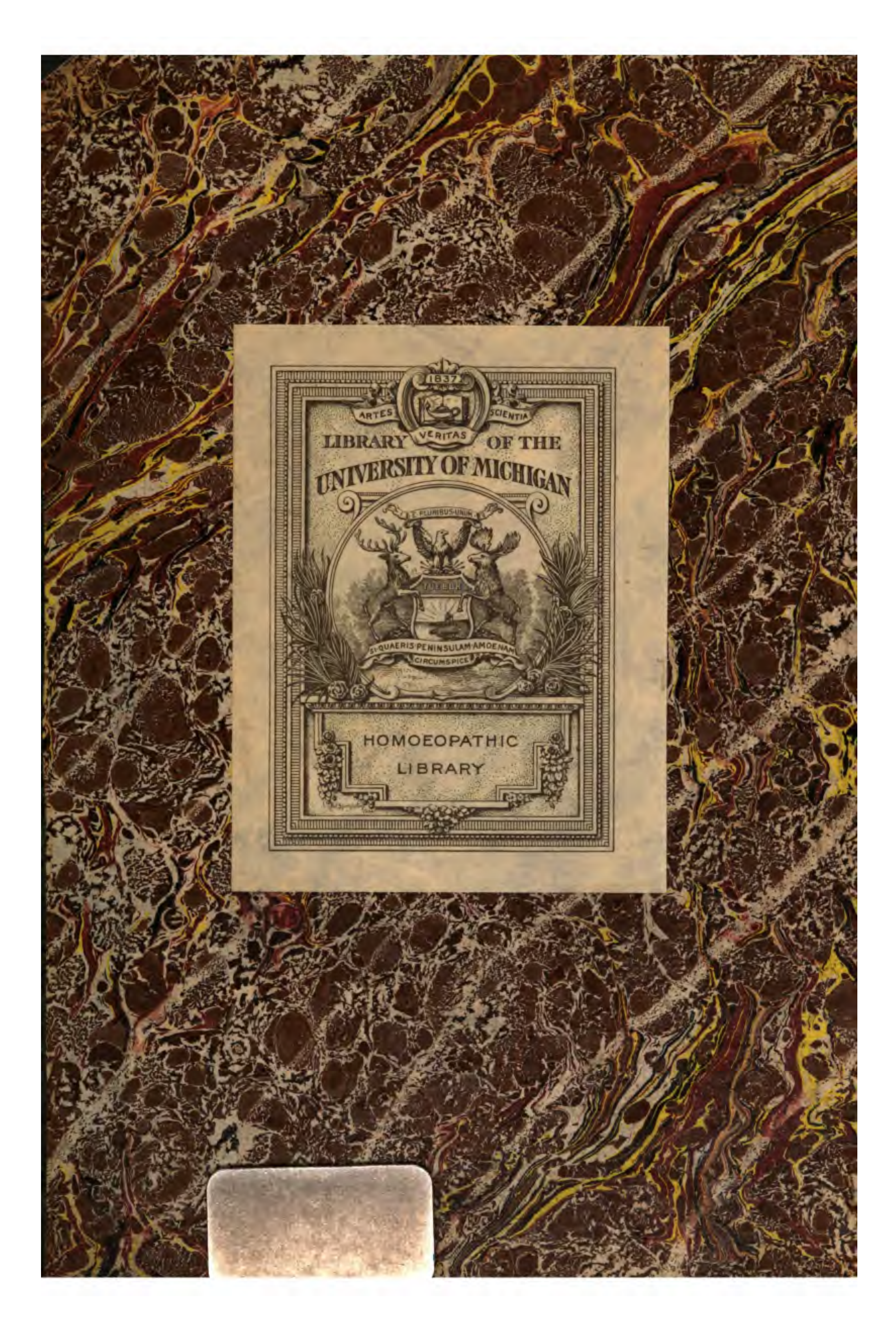
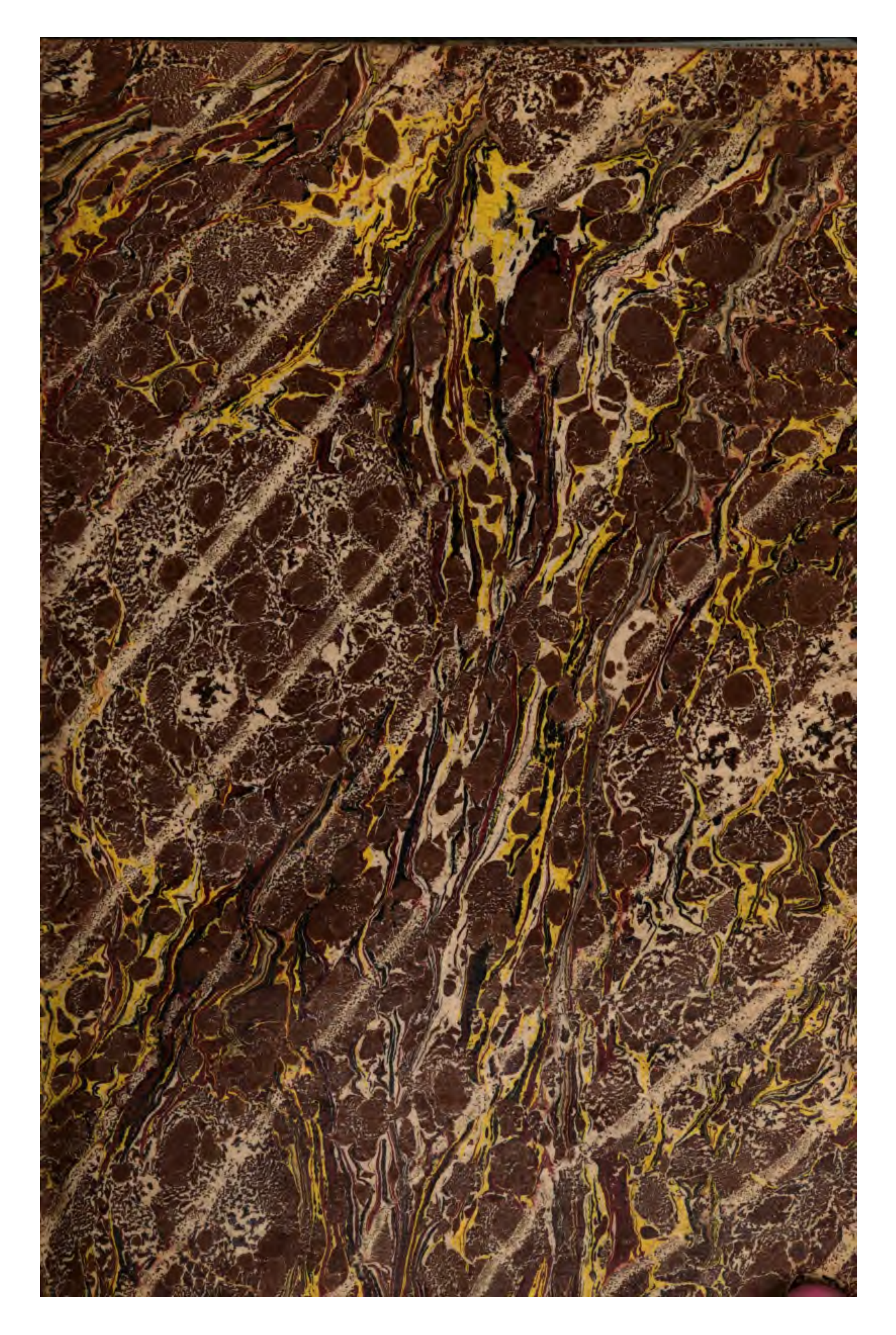

Google




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY



DU

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE

DU CHOLÉRA.

DE L'IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 88.

DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU CHOLÉRA,

AVEC

NOTES ET APPENDICE.

PAR

F. F. QUIN, M. D.,

MÉDECIN ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ LÉOPOLD, ROI DES BELGES,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE LONDRES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE
D'ÉDIMBOURG, DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, ET DE L'INSTITUT ROYAL
DE NAPLES, ET DE LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE DE LÉIPSICK, etc.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio et observatio, observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.
BAGLIVI.

Experientia plus ponderis habet quam quævis probabilis mentis ratio.
BURSERIUS, de Kanilfeld.

PARIS.
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 BIS;
A LONDRES,
MÊME MAISON, 219, REGENT STREET.
1832.

A

Samuel Hahnemann,

Témoignage de reconnaissance et de vénération.

Frédéric Foster Quin.

PRÉFACE.

L'opuscule que je livre ici au public était destiné à être lu devant l'Académie royale de médecine. Les discussions importantes qui ont rempli ses séances depuis le commencement de l'épidémie, m'ont empêché de profiter de l'autorisation que Monsieur le Président m'avait donnée avec tant de bienveillance.

Peut-être les faits et les résultats positifs qu'il présente, donneront-ils aux personnes qui ne connaissent que superficiellement, ou seulement de nom, *la méthode homœopathique*, le désir de l'étudier plus à fond; peut-être encore les indications qu'il renferme, seront-elles d'un utile secours aux médecins qui la pratiquent déjà.

Dans tous les cas, j'aurai rempli un des premiers devoirs de l'homme; faire connaître et propager

ce qu'il croit être la vérité : heureux s'il en résulte quelque soulagement aux maux de l'humanité !

Je le publie donc en regrettant que l'état de ma santé ne m'ait pas permis de le faire paraître plus tôt.

DU

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE (1)

DU CHOLÉRA.

Le Choléra-Morbus, après avoir ravagé le nord et l'est de l'Europe, vient de pénétrer en Angleterre et en France. Il a été et est encore l'objet des investigations des médecins : néanmoins on est forcé de reconnaître que le traitement de cette maladie est loin de répondre encore aux besoins de l'humanité et aux vœux des hommes de l'art.

L'étude de ses causes, de son essence, et sur-tout de la manière dont elle se propage, n'est pas plus avancée. Loin de moi la prétention d'aborder ces grandes et mystérieuses questions. Quant à sa trans-

(1) Hahnemann divise la pratique de la médecine en trois méthodes : antipathique, homœopathique, allopathique.

1° *La méthode antipathique* (εναντιον παθος), est celle qui se sert des médicaments qui produisent des effets opposés aux symptômes de la maladie.

2° *La méthode homœopathique* (ομοῖον παθος), est celle qui se sert des remèdes qui excitent des effets semblables aux symptômes de la maladie.

3° *La méthode allopathique* (αλλων παθος), est celle qui emploie des médicaments qui produisent des effets étrangers aux symptômes de la maladie, c'est-à-dire, ni semblables ni opposés.

En Allemagne, on distingue les médecins, en ALLOPATHES ou HOMOEOPATHES, selon qu'ils traitent d'après la méthode ordinaire, ou celle de Hahnemann.

missibilité, mes opinions ont varié. Avant mon arrivée en Allemagne, je les avais puisées dans les ouvrages des médecins anglais qui ont observé cette maladie dans l'Inde; alors j'étais non contagioniste. Les faits dont j'ai été le témoin ont modifié ma manière de voir à ce sujet. J'ai reconnu que la maladie se propage souvent par contagion, mais sous l'influence de conditions presque toujours inconnues, et qu'elle n'est pas le seul moyen de transmission (1).

Je n'ai qu'une seule certitude, c'est celle de la supériorité d'un traitement sur tous ceux indiqués jusqu'à ce jour. Oserai-je ajouter que les efforts les plus malheureux, sont précisément ceux de ces hommes auxquels leur génie a mérité la plus grande réputation et la plus haute influence : cela tient sans doute à des idées, à une théorie préconçue sur les causes et le siége du choléra asiatique. Chacun emploie trop souvent une médication unique dans des circonstances qui ont peu d'analogie, n'attachant une assez grande importance ni à l'idiopathie des individus, ni aux groupes des symptômes, bien différents entre eux, quoique caractérisant une même maladie. C'est là peut-être une des causes qui font le plus de victimes.

Qu'il soit permis à un médecin étranger de

---

(1) *V.* Appendice, page 49.

parler des bienfaits de la doctrine de Hahnemann, encore trop peu connue.

A l'époque où l'épidémie se montre avec le plus de violence, la plupart des individus qui en sont atteints succombent, et la diminution d'intensité du mal amène seule une proportion plus grande dans le nombre des guérisons. Les moyens thérapeutiques, employés dans ce dernier période, acquièrent une grande réputation d'efficacité; et cependant, lorsqu'on en fait usage dans les localités où la maladie éclate, ils sont loin de répondre aux espérances du praticien. C'est ainsi que les observations de ceux qui nous ont devancés dans le traitement du choléra, nous servent peu quand nous approchons du lit des malades.

En faut-il une preuve? que l'on compare les tables publiées sur la mortalité: toutes nous montrent que le fléau, parvenu à son terme, avait moissonné la moitié des malades.

Un tel résultat ne doit-il pas porter le médecin consciencieux à chercher s'il n'existerait pas d'autres moyens que ceux fournis par la médecine ordinaire, pour combattre un mal si meurtrier. Or, je n'hésite pas à croire à leur existence et qu'ils se trouvent dans la méthode fondée par le célèbre Hahnemann, et pratiquée en Allemagne sous le nom d'homœopathie. Je puise cette conviction dans les succès ainsi obtenus, bien plus heureux que ceux que l'on peut attribuer à tout

autre système, ainsi que j'essaierai de le démon trer bientôt.

Une expérience de plusieurs années m'avait convaincu de l'efficacité des doses infinitésimales administrées selon la loi de *similia similibus*, c'est-à-dire, des médicaments choisis d'après l'analogie de leurs effets avec les symptômes qui caractérisent les diverses maladies : cependant je n'avais d'abord pas osé espérer que les doses minimes pourraient maîtriser un mal si brusque dans son attaque, si rapide dans son cours, si fatal dans sa teminaison. L'expérience a éclairci mes doutes.

Dans une science hérissée d'hypothèses, il faut respecter les succès, même d'un moyen dont l'action est inconnue, attendre et voir, car les faits dominent les raisonnements. Quand le résultat absout les moyens, qu'importe le *modus operandi ;* la guérison ne suffit-elle pas au malade? N'est-elle pas une réponse péremptoire aux subtilités scolastiques? Ne devons-nous pas lui sacrifier des idées, des préjugés qui souvent n'ont que le droit de préséance? Le véritable but de la médecine est de guérir.

Ainsi que la plupart des maladies, le choléra a un caractère d'individualité très marqué. Peu d'affections se manifestent sous des formes aussi variées et demandent plus de moyens différent pour les combattre.

Espérer le guérir par un traitement unique,

invariable, sans se mettre en peine de le modifier d'après les nombreuses anomalies qu'il présente, c'est se préparer de cruels désappointements.

L'invasion du choléra, à Paris, a rendu les hommes de l'art familiers avec ses symptômes et leur succession. Les quatre périodes ont été si bien décrites dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, que je crois inutile de les retracer ici. L'opinion est une sur la différence des prodromes de cette affection et de son état confirmé; il est impossible de confondre la période de collapsus ou d'asphixie avec celle de réaction, alors que les signes propres du choléra sont remplacés par des affections nouvelles et également meurtrières.

Ces périodes se succèdent, parfois, d'une manière bien tranchée, mais plus souvent encore le mal précipite son cours avec une effrayante rapidité, et la mort survient presque instantanément, sans avoir permis au médecin de reconnaître les diverses phases de la maladie. Les malades traités homœopathiquement passent rarement de la première période à la seconde et presque toujours ils échappent à la troisième. La quatrième, celle de réaction ou des maladies inflammatoires ou des fièvres nerveuses, n'apparaît aussi que fort rarement.

L'observateur attentif reconnaîtra que le choléra peut offrir six variétés distinctes, qu'il

est important d'apprécier pour bien comprendre, selon moi, l'application des moyens homœopathiques.

Ire VARIÉTÉ. *Cholera acuta.* Sa marche est rapide ; on peut le diviser en *levior* et *gravior*, selon la plus ou moins grande violence des symptômes, et la rapidité avec laquelle ils se succèdent.

Pesanteur de toute la tête, étourdissements; oppression à la poitrine; engourdissement des muscles, des extrémités; bruits, mouvements dans les intestins; chaleur du corps; pouls accéléré, puis affaibli; vertiges, nausées, efforts pour vomir, vomissements; diarrhée, la matière évacuée est d'abord bilieuse, puis aqueuse; suppression d'urine; langue refroidie; voix altérée; figure jaunâtre; cercle livide autour des yeux; prostration; spasmes, d'abord dans les pieds et les mains, puis ils gagnent les extrémités supérieures et inférieures qui deviennent bleu foncé et froides comme le marbre; les yeux sont ternes, renfoncés dans l'orbite, le cercle qui les entoure grandit et devient plus plombé; les battements du cœur et des grosses artères à peine sensibles; les évacuations sont séro-muqueuses, et comme parsemées de flocons de savon; collapsus général; les vomissements, la diarrhée, les crampes, les spasmes disparaissent; la langue est froide; le corps couvert d'une sueur glaciale ; la peau prend une

teinte violacée; le pouls, le cœur ne se sentent plus; coma; respiration laborieuse; face hippocratique; la mort.

IIe Variété. *Cholera dysenterica.* C'est la forme la plus fréquente.

Au début, diarrhée simple, ordinairement précédée de mal de tête; sensations de douleur et de raideur dans les muscles du col et des bras; lassitude dans les jambes; borborygmes; langue humide, peu chargée, quelquefois pâteuse; les évacuations, d'abord composées de matières fécales, deviennent bientôt jaunâtres, verdâtres, quelquefois rouges, aqueuses; plus tard, elles ont l'aspect d'eau d'orge ou de petit-lait parsemé de flocons de savon; chaque selle est précédée de grands bruits et de mouvements dans les intestins; cercle livide autour des yeux; adynamie; nausées; quelquefois dans l'état avancé, vomissements et spasmes; diminution de sécrétion de l'appareil urinaire. Cette forme de choléra est facile à traiter, si la maladie est prise à temps et si le médecin sait la reconnaître; mais trop souvent le malade fait peu d'attention à son état; le médecin croit avoir affaire à une diarrhée ordinaire, et n'administre pas les remèdes convenables. Alors le mal passe promptement du premier degré au second et au troisième; les forces

du sujet sont si épuisées qu'il n'y a presque point de réaction à espérer. La guérison devient difficile, la mort arrive très fréquemment et en peu d'heures.

IIIe Variété. *Cholera vomitoria.* Ce qui caractérise cette forme est un vomissement continuel; il est accompagné de plusieurs des symptômes déjà décrits. Point de diarrhée, ou simplement au début une ou deux évacuations qui n'attirent pas l'attention du malade, la sécrétion de l'urine a diminué. Cette variété est moins fréquente et n'est pas la plus dangereuse.

IVe Variété. *Cholera spasmodica.* Le vomissement et la diarrhée sont en général peu fréquents. Les principaux symptômes sont les contractions et les crampes dans les doigts des pieds et des mains; puis des mouvements convulsifs dans les muscles des avant-bras et des jambes; bientôt les spasmes gagnent les extrémités supérieures, les muscles de la poitrine et du col, au point de ressembler au trismus et au tétanos.

Ve Variété. *Cholera asphixia vel sicca.* La promptitude de l'attaque, la prostration subite des forces des malades, rendent cette forme la plus dangereuse de toutes : presque toujours absence de vomissements et de diarrhée, et par-

fois des crampes; suppression totale d'urine; langue quelquefois bleue et même noirâtre; les joues et tout le corps ont le froid du marbre; anéantissement total de vitalité; le cœur a cessé de battre, les yeux sont contournés ou fixés vers le ciel; une sueur glaciale visqueuse couvre tout le corps; la face et les extrémités sont d'un bleu violacé; plus près du tronc, qui est lui-même d'une couleur terreuse, elles sont marbrées de taches d'un bleu livide; la voix, presque éteinte, a un timbre particulier, qui lui a mérité l'épithète de cholérique (*vox cholerica*). Souvent le malade a conservé l'usage de ses facultés et de son intelligence; souvent aussi il est dans le coma qui précède la mort; elle le frappe quelquefois aussi rapidement que dans l'apoplexie, et, à moins de la plus grande promptitude dans l'emploi des remèdes, elle a lieu en quatre ou six heures.

VIe Variété. *Cholera inflammatoria*. Elle est moins fréquente que les autres, mais assez cependant pour attirer l'attention du médecin. Le caractère général des variétés que je viens de décrire est l'abattement et une diminution notable dans les forces. Celle-ci, au contraire, présente une surexcitation de vitalité : pouls accéléré et plein; grande chaleur de tout le corps; yeux injectés de rouge; mal de tête, vertiges,

étourdissements ; langue sèche, chaude ; nausées, vomissements continuels ; moins de diarrhée ; les matières rendues par l'estomac et le rectum sont blanches, et présentent des flocons de mucosité ; spasmes violents, locaux et généraux ; le sujet meurt de congestion dansquelque organe, ou passe subitement dans la troisième période et succombe.

Ces diverses nuances sont quelquefois bien tranchées ; cependant, pour les reconnaître, il faut que le médecin ait pu observer les malades dès l'invasion du mal ; car, pendant son cours, ces différentes formes se confondent avec facilité, et finissent toutes par prendre les caractères de la troisième période. Trop souvent les médecins, sur-tout ceux attachés aux hôpitaux, ne peuvent voir et arrêter le premier degré de la maladie, et trouvent les malades déjà arrivés à cet état où tous les symptômes caractéristiques se sont confondus, et ne laissent plus attendre que la mort.

Pendant mon séjour en Allemagne, à l'époque de l'épidémie, j'ai souvent vu des personnes attaquées du choléra depuis plusieurs heures, ou depuis quelques minutes, ou même frappées sous mes yeux, et c'est plutôt dans ces circonstances que dans les hôpitaux, que j'ai pu observer et vérifier les différentes nuances de choléra que je viens d'exposer.

Le traitement homœopathique proprement dit, tel qu'il a été indiqué par le célèbre Hahnemann,

doit être précédé de l'administration d'un moyen de la plus haute importance, signalé par cet homme de génie, et dont les heureux effets ont justifié l'emploi. C'est l'alcool camphré (esprit de camphre) donné à petites doses souvent répétées (1). Sous quelque forme que se présente le choléra, ce médicament peut être employé avec certitude de succès dans la première heure, avec probabilité dans les heures suivantes ; il a même réussi, en Hongrie, dans la dernière extrémité. Il est surtout efficace toutes les fois qu'il y a raideur des muscles. Les proportions dont je me suis servi sont, ʒ j de camphre dissous dans ʒvj d'esprit-de-vin, deux gouttes de cinq en cinq minutes, dans une cuillerée d'eau sucrée froide (2) ; si le mal est pris à temps, dix ou douze doses sont ordinairement suffisantes pour en arrêter les progrès. J'ai souvent remarqué une amélioration sensible dès la troisième ; elles déterminent une sueur, d'abord locale, ensuite générale. Les vomissements et la diarrhée diminuent, les pulsations

(1) Voy. appendice page 52.

(2) Les proportions de camphre indiquées par Hahnemann, sont : une partie de camphre dans douze d'alcool. Voici comment j'ai été conduit à en employer d'autres : Au moment où je fus frappé du choléra: je n'avais à ma portée que l'esprit de camphre concentré (1 p. dans 6), jugeant que les moments étaient précieux, je m'administrai ce médicament ; le résultat fut assez heureux pour m'encourager à le continuer aux malades que j'ai eu à traiter.

du cœur et du pouls deviennent naturelles, la chaleur revient, l'expression d'angoisse disparaît, les crampes sont moins fréquentes et moins violentes. A mesure que les symptômes cèdent, on donne les doses à des intervalles plus éloignés; on arrive à ne les administrer que toutes les deux heures, puis deux et même une fois par jour. Comme le médecin arrive rarement au début de la maladie, on ne saurait trop recommander à chacun de se pourvoir d'un flacon d'esprit de camphre; tout le monde, le malade lui-même peut se l'administrer (1); et s'il est donné dès le principe, je ne crains pas d'affirmer que, dans la grande majorité des cas, le médecin, s'il est encore nécessaire, aura peu de chose à faire pour compléter la guérison. Il pourrait arriver que l'estomac ne gardât point le médicament : on fait alors précéder et suivre la dose par un petit morceau de glace de la grosseur d'une noisette; si elle était rejetée, il faudrait réitérer de suite, sans attendre que les cinq minutes fussent écoulées : on donne pour boisson l'eau glacée, *en petite quantité, souvent répétée*, et de temps en temps un petit morceau de glace dans la bouche.

(1) Le médecin homœopathe ne doit pas être responsable de l'administration du camphre à des doses qu'il n'avoue pas, telles, par exemple, qu'on les donne dans la médecine allopathique.

Lorsque la maladie a fait de tels progrès, que le médecin ne peut plus espérer de retirer aucun bon effet de l'alcool camphré, on doit alors recourir aux autres remèdes selon les doses de la doctrine de Hahnemann.

Les médicaments homœopathiques dont l'emploi doit exclure désormais celui du camphre qui en neutraliserait les effets (1), sont : le *Veratrum album*, *Cuprum metallicum*, *Cuprum aceticum*, *Arsenicum album*, *Acidum phosphoricum*, *Phosphorus*, *Ipecacuanha*, *Chamomilla vulgaris*, *Nux vomica*, *Cicuta virosa*, *Carbo vegetabilis*, *Acidum hydrocyanicum*, *Prunus lauro-cerasus*, *Mercurius solubilis*.

Les médicaments employés dans les maladies qui sont la suite du choléra ou qu'on a désignées comme sa quatrième période, sont : *Aconitum napellus*, *Belladonna*, *Bryonia alba*, *Rhus toxicodendron*, *Nux vomica*, *Spiritus vini sulphuratus*, *Cantharides*, *Acidum phosphoricum*, *Cinchona* (2).

Cholera acuta. Si, à l'arrivée du médecin, le malade présente les symptômes qui caractérisent

---

(1) J'ai failli perdre plus d'un malade par l'oubli de cette règle importante.

(2) Les formules de ces médicaments sont indiquées dans le DISPENSATORIUM *Homœopathicum*. Lipsiæ sumptibus Baumgaertneri MDCCCXXIX, et se trouvent à la suite de l'*Organon de l'art de guérir*, de Hahnemmann traduit par A. J.-L. JOURDAN, D. M. Paris, 1832

la première variété du cholera acuta, il faut avoir recours au *Veratrum album*, 12[e] atténuation, 1, 2 ou 3 globules, selon la gravité du cas; on les met dans un peu de sucre de lait et on les place sur la langue du malade; on les fait suivre d'un peu d'eau glacée. Si, après une demi-heure, une heure ou une heure et demie au plus, le mieux n'est pas sensible, il faut répéter la dose de la même manière et après le même espace de temps; une troisième fois encore si la maladie est stationnaire.

A-t-on à traiter un sujet fort et vigoureux, on administre ces trois doses à la 12[e] atténuation; dans le cas contraire, on se borne pour la seconde et la troisième dose à la 30[e] atténuation; mais, dès qu'après l'administration d'une dose, on aperçoit la moindre amélioration et aussi long-temps qu'elle est progressive, il faut s'arrêter; c'est une règle générale dans tout traitement homœopathique, car il ne faut jamais entraver la nature dans sa marche vers la guérison. Lorsque l'amélioration est interrompue, on doit avoir recours de nouveau au même médicament qui l'a produite, ou à un autre, selon la modification apportée dans l'état du malade par son emploi.

Quand, dans cette forme ou celles qui suivent, aux symptômes de vomissement, diarrhée, crampes et enfin tous ceux qui caractérisent chacune

d'elles, il se joint une sensation de brûlure vive à l'épigastre, dans les intestins, au gosier, constriction douloureuse de la poitrine, soif ardente, grande prostration, quelquefois des évacuations brûlantes, accompagnées de violentes coliques, épuisement extraordinaire des forces, peur insupportable de la mort, continuelle agitation dans le lit, il faut donner l'*Arsenicum album*, 30e atténuation, et le répéter s'il est nécessaire, selon le mode décrit. On peut donner la *Cicuta virosa* 30e atténuation, lorsqu'il y a crampes violentes des muscles de la poitrine, des vomissements continuels, peu de diarrhée et les yeux tournés vers le ciel.

Cholera dysenterica. Si le camphre n'a pas déjà rempli le but qu'on veut atteindre, il y a deux remèdes qui ne manquent presque jamais d'arrêter le cours de la maladie; ce sont le *Phosphorus*, 30e atténuation, deux globules, et l'*Acidum phosphoricum*, 3e atténuation, deux globules; ce dernier a été recommandé par le docteur Weith: je les ai employés tous les deux avec un égal succès. Une dose ordinairement suffit pour arrêter la diarrhée et les autres symptômes. J'ai rarement eu besoin de récidiver, et quand je l'ai fait, ce n'a été qu'au bout de vingt-quatre heures. Cependant l'*Acidum phosphoricum* est plus indiqué quand il y a empâtement de la langue par une

matière gluante à laquelle le doigt s'attache. Quelques médecins homœopathes ont recommandé l'emploi du *Mercurius solubilis* et la *Chamomilla vulgaris*. Je ne me suis servi que de la dernière, et avec un succès passager. Dans les cas où les coliques sont opiniâtres, il faut avoir recours aux lavements d'eau glacée.

Cholera vomitoria. Le remède est l'*Ipécacuanha*, 3e atténuation, deux globules; on peut le répéter de la même manière que le *Veratrum*, et aux mêmes intervalles. Si, par l'effet de l'*Ipecacuanha*, les vomissements cessent, mais que les autres symptômes subsistent, et qu'il y ait un grand poids à l'estomac, douleurs des intestins et de la tête, alors on a recours à la *Nux vomica*, 30e atténuation, deux globules; si le mal persiste encore, ou même empire, on administre le *Veratrum* ou d'autres médicaments, selon les indications.

Quelques médecins homœopathes se sont servis de la *Chamomilla*, 12e atténuation, deux globules, pour le traitement de cette variété, et de la seconde chez les personnes adultes, dont la maladie paraissait devoir son développement à des peines morales; on y a eu recours aussi pour les enfants.

Cholera spasmodica. Spasmes violents, contractions caractéristiques des doigts des pieds et des

mains, douleur au creux de l'estomac; cette région est le siége d'une pesanteur douloureuse que le toucher augmente; vomissement toujours précédé de constriction à la poitrine. On donne le *Cuprum metallicum*, 30e atténuation, deux globules; et il faut le répéter plusieurs fois, s'il est nécessaire, si l'effet salutaire ne se manifeste pas après une demi-heure ou une heure. Quelques médecins ont donné avec succès le *Cuprum aceticum*, 30e atténuation, deux globules. Dans les cas où le tétanos et le trismus se déclarent, on doit revenir à l'esprit de camphre; et si l'on ne peut ouvrir la bouche du malade, il faut lui en frotter les gencives; s'il ne produisait pas tout le bien que, d'après nombre d'épreuves, on a droit d'en attendre, il faudrait ajouter le *Veratrum*, 30e atténuation, une goutte en teinture, à plusieurs reprises, ou d'autres médicaments, selon les différentes indications.

Cholera asphyxia ou *sicca*. Le premier remède, comme toujours, est le camphre : on le donne particulièrement ici pour réveiller le système nerveux; s'il est nécessaire, il faut le faire suivre par le *Veratrum album*, en répétant ce dernier comme il a été indiqué. Si le malade est dans l'état d'asphyxie complète, si les crampes, les vomissements ont tout-à-fait cessé, donnez le *Carbo vegetabilis*, 30e atténuation, deux globules, ou

acide hydrocianique, 3e atténuation, deux globules, ou l'un après l'autre, laissant entre eux une heure ou deux d'intervalle, si le premier donné n'avait pas rempli votre attente. On reconnaît leur effet aux pulsations qui deviennent sensibles, et quelquefois au retour des souffrances, crampes, vomissements, diarrhée, symptômes que l'on traite alors par le *Veratrum* ou le *Cuprum*, ou un autre médicament, selon l'indication, et toujours de la manière usitée.

Cholera inflammatoria. Dans cette variété, la surexcitation de l'organisme ne permet d'employer le camphre qu'au début et encore avec circonspection. Le *Veratrum*, l'*Ipecacuanha*, le *Cuprum*, sont indiqués; et aussitôt que les vomissements ont cédé, il faut avoir recours à l'*Aconitum*, et le répéter deux ou trois fois, si l'état phlogistique n'est pas calmé. On s'occupe ensuite de l'organe, qui est le siége d'une congestion ou d'un travail inflammatoire.

Quelques médecins ont employé le *Lauro-cerasus* dans les diverses variétés, quand les symptômes suivants prédominaient : Pouls petit et lent, étourdissement, surdité, convulsions des muscles de la face, sensation de tiraillement des cheveux.

Le *Bismuthum*, vu l'analogie de ses effets avec quelques symptômes du choléra, pourrait peut-

être devenir utile dans les cas où le *Cuprum* et le *Veratrum* n'auraient pas suffi.

Les moyens externes paraissent peu utiles aux médecins homœopathes. Je ne les ai tentés que dans deux cas: dans l'un je me suis servi de frictions de glace, suivies de frictions sèches avec la flanelle ; dans l'autre, j'ai fait frotter avec l'alcool camphré, et je ne crois pas en avoir retiré de bons effets. Je suis plus porté à penser que ces moyens nuisent (1). Cependant, comme il est difficile d'obtenir des malades ou des parents, qu'ils attendent l'action du remède, j'ai permis des frictions sèches de flanelle ou d'eau-de-vie, dans le but de les occuper, et les empêcher ainsi d'être tentés, par la violence des symptômes, d'avoir recours à d'autres moyens qui pourraient nuire au traitement homœopathique. On n'emploie ni la saignée, ni les boissons chaudes, ni l'application de chaleur externe, ni les vésicatoires, ni les sinapismes. Le malade doit être modérément couvert et couché entre des couvertures de laine. On lui administre, pour

(1) L'usage extérieur n'est permis que concurremment avec l'esprit de camphre administré à l'intérieur, et je répète que les frictions m'ont toujours paru être plus nuisibles qu'utiles. Hahnemann lui-même, dans une conversation que j'eus avec lui, m'a dit qu'il ne croyait plus à la nécessité de ces moyens externes; qu'autrefois il en avait conseillé l'usage, ainsi que des lavements camphrés ; mais que de nouveaux faits, observés par des hommes dignes de la plus grande confiance, avaient modifié son opinion à cet égard.

calmer la soif, l'eau glacée et de temps en temps des morceaux de glace. S'il y a des coliques et des crampes dans les intestins, les lavements d'eau glacée procurent le plus grand soulagement. On peut cependant permettre l'application des briques chaudes aux pieds; et en cas de fortes douleurs à la vessie, le docteur Weith recommande de recouvrir cette partie avec des linges trempés dans l'esprit de camphre; mais l'emploi de *Cantharides*, ainsi que je le dis page 29, est, selon moi, un moyen plus efficace.

On est averti des bons effets du traitement homœopathique par les signes suivants : le pouls s'élève, la température de la peau s'approche de l'état normal, une sueur chaude paraît. Si, après la période d'action des médicaments, la soif, la diarrhée, les vomissements disparaissent, que la flexibilité des membres remplace leur état de raideur, on peut se livrer à des espérances fondées, qui se réalisent à l'apparition des urines. Elles sont quelquefois noirâtres au commencement, plus tard, elles deviennent claires; mais le meilleur signe est le dépôt d'un sédiment blanchâtre.

Quand les malades sont vieux et usés, les cas graves et opiniâtres, on peut administrer trois, cinq, et jusqu'à dix globules, ou même une goutte, de l'atténuation de chaque remède, et répéter la dose plusieurs fois, sans attendre que

l'effet en soit bien marqué. Si l'on est menacé d'une rechute, il faut la prévenir par une autre dose ; enfin, ne s'arrêter qu'au moment où l'amélioration est sensible et progressive. Il n'est pas de maladie où l'on puisse dire avec plus de raison que dans celle-ci : *principiis obsta*. Le succès dépend de la promptitude des secours. Cependant tous nos moyens echouent quelquefois devant une prédisposition qui, probablement, a pour cause des désordres organiques ; et quoique le praticien, grâce au chemin que lui a ouvert l'immortel fondateur de l'homœopathie, trouve le choléra une des maladies les plus faciles à guérir dans son principe, il sera obligé de convenir qu'il n'en est plus ainsi quand elle est arrivée à son plus haut degré d'intensité.

Si un médecin homœopathe est appelé auprès d'un malade déjà traité allopathiquement, ou si un praticien désire tenter comme dernière ressource la méthode homœopathique sur un cholérique désespéré, il faut commencer par cinq ou six gouttes d'esprit de camphre, et réitérer plusieurs fois cette dose pour ranimer le système abattu par la maladie, et neutraliser les remèdes donnés antérieurement ; puis ensuite on emploie les autres substances, le *Veratrum*, le *Cuprum*, etc., ainsi qu'il a été indiqué.

J'ai déjà dit qu'il était rare qu'après un traite-

ment homœopathique, le malade entrât dans la quatrième période, c'est-à-dire éprouvât les maladies qui sont les suites du choléra. Cependant, comme cela arrive quelquefois, je vais indiquer les moyens de guérison.

Comme nous l'avons remarqué, le caractère de cette quatrième période est l'inflammation ou la congestion au cerveau, à l'estomac, aux intestins, plus rarement aux poumons, quelquefois à la vessie. Parfois la fièvre typhoïde se manifeste. Dans tous les cas où l'inflammation générale est très développée, on a d'abord recours à l'*Aconitum napellus*, 24ᵉ atténuation, deux globules. On renouvelle la dose deux ou trois fois à des intervalles d'une demi-heure ou d'une heure; on la fait suivre par les médicaments désignés ci-dessous, selon les indications et les organes attaqués.

Si la congestion existe au cerveau, le premier remède à donner est la *Belladonna*.

Si les symptômes se manifestent aux poumons, à l'*Aconitum* on fait succéder la *Bryonia*; si au bout de quelques heures, la gêne ou la douleur des poumons ne diminue pas, on a recours au *Rhus toxicodendron*, sur-tout si l'on observe des symptômes de fièvre nerveuse.

Si c'est l'estomac ou les intestins qui souffrent, après l'*Aconitum* on donne la *Nux vomica*, et quelquefois la *Bryonia*.

Si c'est la vessie, *Cantharides*, 30e atténuation, deux globules. Aux symptômes propres de la cystite se joignent souvent : borborygmes, selles précédées de ténesmes, et quelquefois sanguinolentes, ardeur d'intestins, et par saccade une sensation de brûlure profonde à l'hypogastre.

Quand une fièvre nerveuse se développe, on emploie l'*Acidum phosphoricum*, le *Rhus toxicodendron*, la *Bryonia*.

Pour la faiblesse qui reste après le choléra ou après les suites du choléra, quand il n'y a aucun symptôme déterminé, le *Cinchona*.

Si le choléra ou ses suites guérissent, et qu'il reste néanmoins encore des symptômes, pour ainsi dire une queue de la maladie, on emploie le *Spiritus vini sulphuratus*.

Je n'ai indiqué qu'un médicament pour chaque cas principal qui se manifeste dans la quatrième période; c'est celui qui ordinairement doit suivre l'emploi de l'*Aconitum*. Cependant, après celui-ci chacun des médicaments indiqués peut être encore employé comme auxiliaire, selon les symptômes que manifestent les individus; il est rare qu'on soit obligé d'y avoir recours : cela ne m'est encore arrivé qu'une seule fois.

Le malade rétabli doit observer une diète sévère pendant au moins huit jours, et s'abstenir de tout ce qui peut exciter ou embarrasser les organes digestifs.

La méthode homœopathique emploie aussi des moyens prophylactiques. Le *Veratrum album* et le *Cuprum metallicum*, que l'on administre alternativement de sept en sept jours, et à jeun; l'expérience a prouvé que ces substances avaient préservé nombre d'individus exposés au choléra. Cette observation ne doit pas étonner, si l'on songe que la vaccine, qui est en réalité un préservatif homœopathique, garantit pendant un grand nombre d'années ceux qui sont exposés à l'épidémie variolique. En faisant usage de ces deux médicaments, il faut s'abstenir de vin pur, de café, de thé fort et d'épices qui contrarieraient leur action.

On peut continuer son genre de vie habituel, en supprimant les crudités, les acides, le porc, l'oie et le canard. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il peut être utile de se vêtir un peu plus chaudement, d'éviter tout genre d'excès, de faire un exercice modéré, de ventiler les appartements, etc., etc. Ce sont là de ces précautions que le bon sens indique.

C'est à Tischnowitz, en Moravie, que j'ai eu la première fois l'occasion de traiter homœopathiquement des cholériques. Une maladie du docteur Gerstel de Prague, résultant de la fatigue, l'ayant forcé de s'aliter, et les deux chirurgiens étant atteints du choléra, j'ai eu à soigner leurs malades au nombre de treize, le premier jour, dont neuf ne me donnaient pas d'espérance de guérison

jugeant d'après ce que j'avais observé dans les hôpitaux. Mais l'action des médicaments homœopathiques a surpassé mon attente, et je n'en ai perdu qu'un; une fille de vingt-trois ans. J'ai eu ensuite 24 malades dont 7, bien qu'ils eussent des diarrhées, ou des coliques, ou des vomissements, ne peuvent être comptés comme cholériques, parce qu'ils n'en avaient pas les symptômes caractéristiques; des 17 autres l'un était un chirurgien qui n'avait pas la moindre confiance dans l'homœopathie, et que je fus obligé de traiter par la méthode allopathique, cependant j'ai débuté par le camphre. Les 16 restant avaient le véritable choléra, quelques-uns au plus haut degré d'intensité. J'en ai perdu 2 dont une femme de cinquante-huit ans, auprès de laquelle je ne fus appelé que neuf heures après l'attaque. J'ai employé l'esprit de camphre, le *Veratrum,* le *Cuprum,* le *Carbo vegetabilis* sans le moindre succès. Elle est morte six heures après ma première visite; elle avait déjà été atteinte et ne s'était jamais bien rétablie. L'autre était âgée de quarante-cinq ans, garde-malade, elle fut frappée à quatre heures, je ne l'ai vue qu'à neuf; elle était dans la seconde période. Le camphre parut lui faire du bien; mais ce ne fut que momentanément. J'ai eu recours au *Veratrum* que je répétai après une demi-heure. Il y eut un mieux sensible. Je l'ai quittée lui ordonnant

une troisième dose, si son état l'exigeait, et j'ai donné ordre qu'on m'appelât dans la nuit s'il y avait un changement défavorable. Elle eut en effet des retours de crampes; on la frotta avec de l'esprit de camphre au lieu de venir me chercher (1).

Le lendemain matin, j'appris qu'elle avait expiré dans la nuit.

Les 29 cas que je viens d'indiquer sont suffisants, pour démontrer au médecin déjà convaincu de la force des médicaments administrés selon la loi *similia similibus*, toute l'efficacité des doses homœopathiques dans le traitement du cholera. Mais ce n'est pas assez, je le sens, pour satisfaire les hommes de l'art qui examinent cette question pour la première fois; je crois qu'il ne sera pas inutile de mentionner à l'appui de ce Mémoire les succès, plus remarquables encore, obtenus sur différentes parties du continent, par d'autres médecins; les uns, en employant les mêmes substances médicinales, les autres, par des médicaments à peu près semblables, mais toujours homœopathiques.

A Lemberg, le docteur *Schroeter* eut, au mois de mai 1831, 27 cholériques; la majorité de ses malades étaient dans la première période, quelques-uns dans la seconde, un seul dans la

(1) Voyez page 19 note (1).

troisième; il perdit ce dernier, auquel il n'administra que le camphre intérieurement et extérieurement. Les autres furent guéris. Remèdes employés : *Ipécacuanha*, *Veratrum*, *Arsenicum*.

A Vienne, le chevalier docteur *Lichtenfels* eut 40 cholériques, 37 furent guéris; des 3 qui moururent, un, eut une rechute pour n'avoir pas observé une diète sévère et s'être exposé au froid; dans cette seconde attaque, le docteur Lichtenfels fut appelé trop tard. Remèdes mis en usage : *Ipécacuanha*, *Arsenicum*, *Cuprum*, *Veratrum*.

A Vienne encore, le docteur Vrecka eut 27 malades; il en guérit 24 : des 3 qui moururent, il y avait 2 femmes âgées de soixante-dix ans; le troisième avait négligé une diarrhée depuis plusieurs jours (cholera dysenterica.) Remèdes employés : *Cuprum*, *Veratrum*, *Phosphorus*.

M. Vrecka alla plus tard en Moravie, à Selowitz, près de Brünn, où il a traité 107 cholériques; 9 moururent; 98 furent guéris par l'*esprit de Camphre* et le *Veratrum*.

A Berlin, le conseiller docteur Shuller eut à traiter les cholériques dans les maisons Wersukeschen, au faubourg de la porte d'Hambourg; sur 31, 6 moururent; la convalescence des autres ne fut interrompue ni par des congestions, ni par des fièvres nerveuses. Le docteur Stuller fut aidé par le docteur Haynel, qui se rendit exprès de

la Saxe à Berlin. Presque dans tous les cas, ces deux médecins ont employé la *Nux Vomica* au début, puis l'*Arsenicum*, le *Veratrum*, le *Phosphorus* et le *Spiritus Vini sulphuratus*, selon les indications. Dans deux cas, M. Haynel a employé l'*esprit de Camphre*, mais sans succès : il l'a sans doute employé trop tard.

A Wishney-Wolotschok, en Russie, le docteur Seider eut à traiter 209 cholériques. Sur 93 soignés par la méthode ordinaire, 69 moururent; sur 109 traités homœopathiquement, il n'en a perdu que 23, dont 9 firent des excès, 4 prirent d'autres médicaments, selon leur caprice, 3 étaient âgés de 60 ans, et 7 étaient déjà à l'extrémité lorsqu'il fut appelé. Sur 49 malades dans la même ville, qui voulurent se traiter eux-mêmes, 35 succombèrent. Voici les résultats des différentes méthodes :

	Malad.	Guér.	Morts.
1° Par les moyens allopathiques.	93	24	69
2° Par les moyens homœopathiques.	109	86	23
3° Abandonnés à la nature ou aux fantaisies des malades.	49	16	33

Un autre médecin perdit dans la même ville 70 malades sur 106 qu'il traita par les moyens ordinaires.

Le docteur Seider a fait usage de l'*Ipecacuanha*, de l'*Arsenicum*, du *Veratrum*. S'il n'avait pas été si éloigné de l'Allemagne, il aurait connu l'emploi du camphre et du cuivre recommandé par Hahnemann : il est à présumer qu'alors la mortalité eût été beaucoup moindre parmi ses malades.

A Raab, en Hongrie, le docteur Bakody eut 223 malades, depuis le 28 juillet jusqu'au 8 septembre ; 154 eurent le véritable *cholera asiatica*, 69 avaient des maladies sporadiques.

Le docteur Bakody classe à part, très consciencieusement, les cas de vomissements, coliques et dysenteries, qui sont très fréquents pendant l'épidémie. Il ne compte avec raison comme cholériques, que les malades qui ont manifesté des symptômes non équivoques. Des 154 malades, 81 étaient dans la première période, lorsqu'il commença son traitement ; 59 dans la seconde, et 14 dans la troisième (1). 148 furent guéris, 6 moururent. Dans les 69 maladies sporadiques, il obtint 67 guérisons. En résumé, sur 223, le docteur Bakody en perdit 8. Remèdes em-

(1) Bakodi divise le choléra en trois périodes : la première indique le choléra déclaré ou confirmé ; la seconde, le plus haut degré de son intensité, avec les crampes et les symptômes nerveux ; la troisième désigne l'état de collapsus ou d'asphyxie.

ployés : *Ipecacuanha*, *Veratrum album*, *Cuprum*, *Cicuta virosa*, *Lauro-cerasus*, *Cinchona*.

Le docteur Gerstel de Prague, venu en Moravie pour observer et traiter le choléra, eut à Mariahilf, Tischnowitz et Klostordorf, 330 cas. Résultat : 298 guérisons ; 32 morts, parmi lesquels il eut un petit nombre seulement de maladies consécutives ; 5 avaient plus de soixante-dix ans, et un d'eux était ivrogne de profession. Remèdes employés : *Camphora*, *Ipecacuanha*, *Arsenicum*, *Veratrum album*, *Cuprum*, *Carbo vegetabilis*. Il n'a retiré aucun avantage du *Lauro-cerasus*.

M. Hannusch (1), chirurgien attaché à la personne de M. le Baron de Schell, à Tischnowitz, eut 84 malades ; il en guérit 78. Remèdes : *Camphora*, *Veratrum*, *Cuprum*, *Ipecacuanha*, *Phosphorus*.

M. Fischer, chirurgien dans une petite ville entre Brünn et Vienne, eut aussi de grands succès. Je n'ai pas souvenance du nombre exact de ses malades ; mais je sais que la proportion des guérisons était la même que dans les cas précités. C'est lui qui eut le rare bonheur de sauver quatre malades

(1) Ce jeune homme, qui n'avait aucune confiance dans le traitement homœopathique, m'a servi d'interprète pour la langue *slave* auprès de mes malades. Les résultats qu'il vit obtenir par cette méthode portèrent chez lui la conviction et la lui firent employer après mon départ.

dans la période d'asphyxie, en administrant le *Carbo vegetabilis*, médicament qu'il eut le premier l'idée d'employer en conséquence des principes de l'homœopathie.

Dans un pays où deux systèmes se trouvent en présence, on pourrait soupçonner l'esprit de parti de se faire illusion, d'attribuer à l'homœopathie des succès qui ne lui seraient pas dus. Mais voici un témoignage qui, par son caractère vénérable et ses motifs philanthropiques, doit être d'un grand poids auprès des hommes sans préjugés. C'est celui du père Weith (1), prédicateur de la cour et de la cathédrale Saint-Étienne de Vienne. Ce digne ecclésiastique, appelé au lit des malades à leur dernière heure, était affligé de voir succomber tant de malheureux; convaincu depuis quelque temps de la vérité de la doctrine homœopathique, et secondé par son frère, professeur à l'Académie, il soigna tous les malades voisins de la cathédrale. Tel fut le succès de leur pratique, qu'ils ne perdirent que 3 malades sur 125; et nous ferons remarquer que l'épidémie était alors à Vienne à son plus haut degré d'intensité. Remèdes mis en usage. *Veratrum*, *Cuprum*, *Alcool camphré*, *Acidum phosphoricum*, *Lavements d'eau glacée*.

---

(1) Le père Weith était docteur en médecine et auteur très estimé, avant d'embrasser l'état ecclésiastique.

Voici les résultats des divers traitements homœopathiques dont nous avons parlé.

	Malades.	Guéris.	Morts.
Dr SCHROETER.	27	26	1
Dr LICHTENFELS.	40	37	3
Dr VRECKA.	144	132	12
Dr SHULLER.	31	25	6
Dr SEIDER.	109	86	23
Dr BAKODY.	154	148	6
Dr GERSTEL	330	298	32
M. HANUSH.	84	78	6
LE PÈRE WEITH, M. D.	125	122	3
Dr QUIN	29	26	3
	1073	998	95

La vérité m'oblige de convenir que tous les malades dont j'ai fait le relevé ci-dessus ont été traités dans leurs maisons, et que chez une partie seulement la maladie avait atteint son apogée d'intensité. Il ne faudrait sans doute pas s'attendre à obtenir les mêmes résultats dans les hôpitaux où les malades ne sont trop souvent portés qu'à la dernière extrémité. Cependant le traitement que j'ai décrit a combattu avec succès quelques-uns des cas désespérés où les moyens ordinaires n'offraient

aucune chance favorable. Il m'eût été facile de citer encore la pratique de plusieurs médecins homœopathes; mais dans l'incertitude du nombre exact de malades qu'ils ont eu entre les mains, j'ai dû ne point en parler.

Depuis l'invasion du choléra à Paris, la faiblesse de ma santé m'a rendu impossible de me livrer à l'observation de cette maladie, comme j'aurais voulu et dû le faire. Quelques jours de fatigues ou quelques veilles suffisent en ce moment pour m'aliter. Cependant j'ai eu à traiter plusieurs cas, dont quelques-uns étaient graves. Le traitement recommandé dans cet opuscule a toujours parfaitement répondu à mon attente.

Je ne parlerai point ici des nombreuses personnes qui ont eu recours à l'esprit de camphre, qui n'avaient d'autre mal que la peur du choléra et de légers symptômes insignifiants.

Plusieurs fois j'ai été appelé auprès de malades chez lesquels je n'ai reconnu aucuns symptômes caractéristiques de choléra. Ils avaient une diarrhée, chronique chez les uns, causée accidentellement chez les autres par une indigestion, quelquefois des nausées, des vomissements, provenant d'écarts de régime. D'autres cependant étaient véritablement atteints par l'épidémie.

Beaucoup avaient fait usage de l'esprit de camphre avant mon arrivée. Ceux-là, je les ai généralement trouvés en transpiration abondante; cessation des vomissements, diminution des évacuations alvines; crampes, coliques moins fréquentes et moins violentes; quelquefois le froid des pieds et des mains, leur couleur bleue, n'avaient pas encore disparu. Dans la plupart des cas, je me suis borné à suspendre l'usage de l'esprit de camphre, à tranquilliser les malades et à ordonner l'eau glacée pour boisson.

J'ai reconnu qu'ils avaient véritablement le choléra, à la diminution et quelquefois même à la suppression totale de l'urine, à la faiblesse extrême, à la lenteur du pouls, aux vertiges éprouvés dès que l'individu quittait la position horizontale. Ces symptômes se prolongeaient souvent pendant quelques jours. Au moindre écart de régime, ils étaient menacés d'une rechute, et, chez la plupart, le cercle livide autour des yeux a subsisté pendant la convalescence.

Dans certains cas, le mal avait fait trop de progrès avant que la personne eût pu se procurer de l'esprit de camphre; ou elle avait pris simultanément avec ce remède d'autres médicaments, tels que laudanum, etc. Alors, quoique j'aie trouvé l'état déjà considérablement modifié, cependant des symptômes menaçants subsistaient encore, et

souvent même allaient croissant. Alors, le moment convenable pour l'administration de ce médicament étant passé, j'ai employé quelques-unes des substances ci-dessus mentionnées, selon les indications.

D'autres fois j'ai été appelé auprès de malades qui n'avaient pas eu recours à l'esprit de camphre, mais à d'autres médicaments, et chez qui le choléra avait fait des progrès très rapides. Ce sont les cas que j'ai eu le plus de peine à guérir, et où la convalescence s'est le plus prolongée. En total, j'ai été appelé auprès de 57 personnes : 38 n'avaient point de symptômes du véritable choléra; 19 étaient réellement attaqués. De ces derniers, 9 furent guéris par l'esprit camphré, 7 par l'esprit camphré suivi d'autres remèdes homœopathiques. Quant aux 3 autres, la maladie était déjà trop avancée pour que j'aie pu espérer obtenir de bons effets du camphre : je ne l'ai point donné. Aucun des malades que je viens de citer n'a atteint le troisième degré, celui de collapsus.

Deux malades seulement ont atteint la quatrième période; l'un était menacé d'une fièvre cérébrale, l'autre avait une gastro-entérite. Tous deux ont été guéris; le premier, par l'*Aconitum* trois fois répété, et une dose de *Belladona*; le second, par l'*Aconitum* cinq fois répété, la *Nux vomica* et le *Rhus toxicodendron*.

On peut remarquer que toutes les fois que les malades ont fait usage de l'esprit camphré, la guérison a été facile. Sur les 19 cholériques, 5 seulement m'ont donné de graves inquiétudes pendant plusieurs heures.

Les médicaments que j'ai employés à Paris sont : l'*Esprit de camphre, Cuprum veratrum, Phosphorus, Acidum phosphoricum, Arsenicum, Aconitum, Belladonna, Nux vomica, Rhus toxicodendron*. Ces remèdes feront juger des cas que j'ai eu à traiter.

Je pourrais rapporter ici, avec détails, plusieurs cas de choléra que j'ai traités, mais ce serait m'écarter du but que je me suis proposé; cependant je crois devoir en citer un, parce que le diagnostic et le pronostic avaient été tirés avant que je n'aie vu le malade, par un médecin distingué, qui s'est beaucoup occupé de choléra.

Le premier mai *Henri Thuillier*, âgé de 29 ans, cocher, se leva à cinq heures et demie du matin; bientôt des coliques assez vives, des nausées, un malaise général, le forcèrent d'interrompre son ouvrage; il eut 5 évacuations qui se succédèrent rapidement : à peine put-il gagner sa chambre.

Vers 7 heures, 2 évacuations aqueuses et 5 vomissements, dont les 3 derniers uniquement d'un fluide glaireux blanchâtre; sensation de pesanteur et de brûlure à l'épigastre, profonde adynamie, borborygmes.

Vers huit heures et demie, un des gens de la maison lui donna l'esprit camphré ; à la quatrième dose (8 gouttes en 20 minutes), les accidents s'arrêtèrent, la transpiration se manifesta, ce qui fit qu'on cessa le remède, pensant que l'individu avait eu une simple indigestion, et non le choléra. On se borna à lui administrer une tasse de thé de menthe, avec quelques fleurs de camomille.

Le médecin qu'on avait envoyé chercher, arriva entre 9 et 10 heures. Il reconnut tous les symptômes de l'épidémie, et administra une potion composée de rhubarbe, magnésie, etc. Elle fut rendue sur-le-champ. Il donna le quart d'une mixture contenant ʒ ij de teinture d'opium (laudanum) et répéta ce remède deux fois; mais chaque fois le malade le rendit presque aussitôt. Alors le médecin vit le maître du cocher, et lui exprima l'indispensable nécessité, vu la gravité des symptômes, de faire porter de suite le malade à l'hôpital. Il promit de l'y aller voir, et partit. Le cocher ne voulut absolument point entendre parler d'hôpital : son maître se résolut à le garder chez lui, et m'envoya chercher. Les vomissements et les autres symptômes s'étaient manifestés de nouveau avec violence après les doses de laudanum, il lui fit redonner, en m'attendant, des gouttes d'esprit camphré. Le malade en avait pris 6 doses, de 2

gouttes chacune, lorsque je le vis pour la première fois à midi (1er mai).

Cessation de vomissements et de diarrhée, coliques moins fréquentes et moins violentes; crampes et sensation de pesanteur et de brûlure à l'épigastre, diminuées; les mains n'étaient plus que marbrées de taches bleues, une sueur abondante couvrait le corps. Pulsations du cœur naturelles, borborygmes, suppression d'urine, pesanteur de la tête, pouls faible et lent, soif ardente, grande anxiété, yeux creux et cernés, prostration.

Je fis suspendre l'esprit de camphre, et donnai pour boisson l'eau glacée en petite quantité, souvent répétée. J'ordonnai, si les vomissements recommençaient, de reprendre l'esprit camphré, jusqu'à 4 doses seulement; si ce moyen ne ramenait pas l'amélioration, de donner une dose de *Cuprum* ou une dose de *Veratrum*, selon mes instructions, et de m'envoyer chercher.

Le soir, je revis le malade; il n'avait pris que de l'eau glacée à de nombreuses reprises, et ne se plaignait plus que d'une grande faiblesse, borborygmes, légères coliques à de longs intervalles; il continuait à transpirer beaucoup; les urines avaient peu à peu repris abondamment leur cours, rouges d'abord, ensuite claires, donnant un sédiment blanchâtre. Chaque fois qu'il se levait, il avait des vertiges; il est aujourd'hui en pleine

convalescence. Il n'a pris que l'esprit de camphre.

Je n'ai parlé ici que des faits que j'ai vus et observés moi-même. Tous les jours on me cite de bons effets et des guérisons résultant de l'esprit de camphre. Je ne les mentionne point, n'ayant pu les vérifier et les constater.

Qu'il me soit permis de répéter encore le vœu que j'ai émis au commencement de cet opuscule; celui de voir se multiplier les essais de la méthode homœopathique. J'ai la conviction qu'elle satisfera les médecins qui n'apporteront dans son étude que ce doute louable qui écarte l'erreur sans voiler la vérité.

APPENDICE.

Voici un fait qui est arrivé pendant mon séjour à Vienne, et que j'ai vérifié moi-même sur les lieux : Le docteur Bischoff, professeur de clinique à l'hôpital militaire *Joseph's. akademie*, avait la conviction que le choléra n'était pas contagieux. Désirant montrer aux chirurgiens militaires et à ses élèves, le traitement de cette maladie, il fit transporter un cholérique dans la salle de clinique de son hôpital.

Je dois faire observer qu'à cette époque l'épidémie avait tellement diminué d'intensité à Vienne (ville de 360,000 habitants), qu'on ne comptait que 2 , 3, au plus 5 malades par jour.

Le 3 décembre 1831, le grenadier *Johann Oravetz* fut apporté dans la salle du docteur Bischoff, avec de légers symptômes de choléra; il mourut le 7.

Le 5, un individu convalescent (entré le 7 novembre pour une pneumonie), qui couchait dans le lit à côté de Oravetz, manifesta des symptômes de choléra, qui prirent, les jours suivants, une grande intensité; il fut guéri.

Le 6, deux garde-malades furent frappés; l'un mourut le lendemain 7, l'autre le 8.

Le 7, le garde-malade en chef fut frappé; il mourut le 13, de fièvre nerveuse consécutive.

Dans la nuit du 8 au 9, vers minuit, deux malades de la salle de clinique furent pareillement atteints; l'un mourut à neuf heures du matin, l'autre succomba le 12.

Le 13, de ces 7 malades, 6 étaient morts; le septième (le pneumonique qui couchait à côté de Oravetz) guérit. Cet homme, qui craignait plus les remèdes que la maladie, ne voulut absolument prendre autre chose que de la limonade.

Quatre chirurgiens assistants, qui avaient veillé les cholériques, tombèrent malades; un seul assez gravement. Ils guérirent tous.

Ainsi, l'on voit que, par l'introduction d'un cholérique dans une salle, presque à la fin de l'épidémie, 10 personnes furent atteintes; et de 11 malades, y compris Oravetz, 6 moururent.

A Tischnowitz, où j'ai soigné des cholériques, nous étions deux médecins, deux chirurgiens et six garde-malades. De ces 10 personnes, 7 tombèrent malades dans l'espace de six jours; une seule, le docteur Gerstel, n'avait pas le choléra, mais une légère diarrhée, provenant de la fatigue. Les trois garde-malades qui ne furent point atta-

qués n'avaient, à cette époque, soigné que des cas de choléra peu graves. Les trois attaqués avaient soigné des cholériques qui moururent. Ils eurent un choléra très violent, 1 mourut; j'eus la plus grande peine à sauver les 2 autres. Aucun des médecins n'a succombé.

Dans un hôpital, en Gallicie, le choléra se déclara dans une salle au premier étage. Immédiatement les médecins du rez de chaussée et du second firent murer les communications avec le premier, et pratiquer en dehors de nouveaux escaliers en bois. Nombre de malades furent attaqués et moururent au premier étage; pas un seul cas de choléra ne se manifesta au rez-de-chaussée ni au second. Cette observation m'a été communiquée par le comte F.... Z.... F...., envoyé en Gallicie par le gouvernement autrichien comme chef de la commission sanitaire.

A Lemberg, le sous-prieur des Carmélites alla confesser un cholérique; étant sourd, il avait l'habitude de s'approcher beaucoup de la bouche des pénitents. De retour au couvent, il se rendit, sans changer d'habits, chez le prieur. A minuit, ce dernier fut pris du choléra, et mourut en huit heures. Le matin suivant, le sous-prieur fut frappé et expira en trois jours. Un novice, qui le soigna,

fut atteint et mourut. Un frère laïque, qui frictionna ces derniers, eut la maladie, mais guérit. Tous les autres habitants du couvent furent immédiatement isolés les uns des autres; beaucoup de précautions furent prises; mais presque tous éprouvèrent une violente diarrhée, qui, cependant, céda aux remèdes.

Le 14 juillet 1831, un cocher arriva de Szolnok à Pesth. (Le choléra, déclaré dans la première ville, n'avait pas encore paru dans la seconde.) Il tomba malade du choléra l'après-midi du jour de son arrivée, fut porté à l'hôpital Saint-Roch, et mourut dans la nuit; le médecin assistant de l'hôpital fut frappé et mourut. Le médecin en chef, le docteur Windisch, fut atteint et se rétablit; mais sa femme, un domestique, son portier, et un prêtre nommé Insalz, logé chez lui, moururent. Le maître de la maison où descendit le cocher, fut attaqué dans la nuit et mourut le lendemain de l'arrivée.

Je pourrais facilement étendre beaucoup ces citations, mais je crois en avoir dit assez pour prouver que l'opinion des non contagionistes ne paraît pas toujours soutenue par les faits.

De Magdebourg, le choléra se propagea dans les environs, et éclata entre autres avec une grande

violence à Osterwettingen, village de huit cents habitants, à deux lieues de la ville. Il n'y avait point de médecin. 80 individus eurent la maladie ; ils firent usage de l'esprit-de-vin camphré, suivant l'ordonnance de Hahnemann : plus de 60 guérirent.

Sur les terres de M. le baron de Schell se trouve une ville (Tischnowitz) et trente-trois villages, assez distants les uns des autres pour qu'il soit difficile d'administrer avec promptitude les secours nécessaires. M. de Schell, convaincu de l'importance de traiter le choléra dès son début, et persuadé de l'efficacité de l'esprit de camphre administré à temps, fit assembler tous les bourgmestres, et donna à chacun une bouteille d'esprit-de-vin camphré, avec ordre de le distribuer par petits flacons dans chaque maison de leur village respectif, en y joignant les instructions nécessaires.

Sur ses terres, de 65 malades, dont plusieurs, attaqués de la variété de choléra la plus dangereuse, avec tétanos, etc., 54 guérirent.

Je dois moi-même la vie à l'esprit de camphre. Je fus subitement atteint du choléra pendant dîner, et sans symptômes précurseurs. Je tombai sans connaissance. Immédiatement transporté dans un lit, dès que j'eus repris mes sens, je recourus à ce médicament, et dès la sixième dose, les crampes,

les efforts pour vomir, la sensation de brûlure à l'estomac, le sentiment d'anéantissement, les vertiges, la lenteur des pulsations du cœur, étaient sensiblement diminués. Les borborygmes, le froid de la face et des extrémités, leur couleur marbrée, ne cédèrent pas si promptement; cependant ils disparurent peu à peu. L'urine ne reprit son cours que vingt-deux heures après l'attaque. Je n'eus point de diarrhée, quoique à chaque instant de violentes coliques me firent croire qu'elle allait se déclarer; elle n'apparut que quarante-trois heures après, et céda à une seule dose de *Phosphorus*. — Bien que mes souffrances ne fussent que peu violentes relativement à celles qu'on observe chez les cholériques, cependant le début fut si subit, que j'ai la conviction intime que si je n'avais pu avoir recours de suite à l'esprit-de-camphre, j'aurais succombé en peu d'heures. Pendant plusieurs jours, j'ai conservé un cercle livide peu marqué autour des yeux; un grand état de faiblesse, des nausées légères avec vertiges, céphalalgie, constriction de poitrine, qui m'obligeaient à prendre le grand air ou à m'étendre sur un lit. Je dois observer qu'alors j'étais occupé depuis le matin jusqu'au soir à soigner des cholériques, tous les autres médecins étant alités. La fatigue de corps et d'esprit peut avoir été pour quelque chose dans le retard de ma convalescence.

Le cas suivant prouve que, même après plusieurs heures d'invasion du choléra, le camphre peut encore être administré avec le plus grand succès.

Je fus appelé, à deux heures, auprès de Joseph Matuschek, âgé de neuf ans, fils d'un charpentier. Je le trouvai sur le point de passer dans la troisième période : vomissements continuels; diarrhée; profonde adynamie; crampes violentes; langue froide; yeux renfoncés avec cercle bleu foncé; la face d'un bleu livide; mains et pieds glacés et violets; les avant-bras marbrés; soif ardente. Les parents m'ayant dit qu'il venait d'être atteint, je crus devoir essayer, avant tout, l'esprit de camphre. Je lui fis avaler avec peine quatre doses de deux gouttes chacune, de cinq en cinq minutes. Appelé auprès d'un autre malade, je prescrivis aux parents de donner encore huit doses, l'eau glacée pour boisson, et de venir me dire le résultat. Avant d'avoir achevé les huit doses, la diarrhée, les vomissements étaient beaucoup diminués, la transpiration s'était montrée. Je fis éloigner les doses de dix en dix, puis de quinze en quinze minutes.

A cinq heures, je revins le voir. Il y avait encore un peu de diarrhée, les vomissements avaient cessé, la langue était revenue presque à sa température naturelle; tout le corps, excepté les

pieds et les mains, chaud et en pleine transpiration; agitation continuelle des membres, mais presque plus de crampes; soif très grande. Je fis cesser le camphre, ordonnant de n'y revenir qu'en cas de retour des vomissements et des crampes.

A huit heures du soir, il allait de mieux en mieux; le bleu avait disparu, excepté celui des pieds, qui n'étaient pourtant plus que marbrés.

Le lendemain, à onze heures du matin, je le trouvai assis sur son séant, mangeant des pommes crues; d'où une rechute, que le docteur Gerstel guérit avec le *Veratrum*.

Plus tard, j'appris que lorsque j'avais été appelé pour la première fois auprès de cet enfant, *il avait le choléra depuis vingt-deux heures*. Les parents avaient caché son état, de peur d'être punis, parce que la veille, à un baptême, on l'avait enivré en lui faisant boire de l'eau-de-vie.

A mon départ de Tischnowitz, le magistrat en chef du district me remit une table des résultats obtenus par les divers modes de traitement. Je crois utile de la donner ici :

	Malades.	Guéris.	Morts.
	195	126	39
Traités par la méthode ordinaire. . .	44	19	25
Traités homœopathiquement.	56	53	3
Traités par le camphre, sans médecin.	65	54	11
	165	126	39
Restés en traitement.	30		

Ce tableau me fut donné avec une lettre des autorités, signée par le magistrat en chef.

A monsieur le Docteur QUIN.

« Lorsque M. le docteur arriva ici pour observer la maladie du choléra, elle avait atteint dans les villages entourant le château, tant sous le rapport de la quantité des malades, que sous le rapport de la malignité avec laquelle cette épidémie se montra, un tel degré, que souvent, en peu d'heures, la mort s'ensuivait. Il arriva précisément que les médecins se trouvant au château, le docteur Gerstel et les deux chirurgiens Hanush et Linhart étaient alités tous les trois.

» Quoique vous-même, tout aussitôt après votre arrivée, fûtes attein t d'un accès de choléra, vous avez cependant entrepris, dans votre convalescence, avec le zèle le plus humain, le traitement des malades du choléra pendant les jours que le docteur Gerstel était obligé de garder le lit, et avec un tel succès qu'aucun malade ne mourut.

» Les autorités se voient sous l'obligation de vous faire leurs remercîments respectueux pour les secours que vous avez prodigués avec tant d'humanité au sujet de ce district. »

Signé, ERNEST DIEBLE,
Chef des Autorités.

Tischnowitz, 30 *novembre* 1831.

La nuit même où je reçus cette lettre, deux de mes malades moururent; un troisième atteint dans la nuit mourut avant le matin. Ce sont les seuls que j'aie perdus.

Depuis mon retour à Paris, une table m'a été envoyée par les autorités de Tischnowitz, donnant le chiffre des résultats obtenus depuis le 7 novembre 1831, jusqu'au 5 février 1832. Je la transcris ici :

	Habitants.	Malades.	Guéris.	Morts.
	6671	680	540	140
Traités allopathiquement. . .		331	229	102
Traités homœopathiquement.		278	251	27
Traités par le camphre, sans médecin.		71	60	11
		680	540	140

Extrait d'une lettre de M. le Baron de Schell *au Docteur* Quin.

Tischnowitz, 25 décembre 1831.

« . . . J'ai les meilleures nouvelles à vous donner de vos malades. Depuis la garde-malade, qui mourut le matin de votre départ, nous n'avons plus eu de morts; tous ceux que vous avez quitté malades sont en pleine convalescence. Les deux autres garde-malades sont debout, et le petit Matuschek, quoiqu'il ait eu une rechute après avoir mangé les pommes, est rétabli; je vous cite ces trois cas, qui étaient à ce qu'il me paraît les plus graves à votre départ. » Je ne reviens pas de l'effet

quelquefois presque miraculeux de l'homœopathie, que j'ai vu de mes propres yeux en cette occasion (1), et, certes, si moi ou mes propres enfants étaient atteints de l'épidémie, je n'aurais pas à hésiter entre les deux méthodes. A Tischnowitz, il n'y a plus de malades; mais dans les autres villages de ma terre, le mal commence à augmenter, et c'est sur-tout le village où j'ai établi le médecin allopathe envoyé par le gouvernement, qui souffre le plus. De dix-sept malades, il en a perdu treize en peu de jours. Les pauvres gens sont dans une terreur épouvantable, j'y fus hier avec Gerstel, et nous avons visité tous les malades pour diminuer un peu la peur de contagion qui y règne. Je crains qu'il ne faille encore attendre long-temps avant que nous soyons quittes de ce terrible fléau. Je me sens obligé, cher monsieur Quin, de vous réitérer l'expression des grandes obligations que nous vous devons; je vous remercie de tout mon cœur pour l'humanité et l'activité avec laquelle vous avez bien voulu secourir de votre art mes pauvres paysans, pendant la maladie du docteur Gerstel; moi autant qu'eux s'en souviendront toujours avec la plus vive reconnaissance. Nous sommes toujours inquiets sur l'état de votre santé, et désirons savoir si l'accès du choléra, qui

(1) M. le Baron de Schell me servait d'interprète pendant la maladie de M. Hanush, et m'accompagnait dans les chaumières avec la bonté et l'humanité la plus remarquable.

vous prit si subitement chez nous, n'a pas eu de suite fâcheuse, etc., etc. »

Extrait d'une seconde lettre de M. le Baron de SCHELL *au Docteur* QUIN.

Tischnowitz, 5 février 1832.

..... Mon jeune médecin Hanush, que vous avez laissé encore chancelant entre le nouveau et l'ancien système, est tout-à-fait converti, depuis votre départ, à l'homœopathie. Les résultats obtenus par vous et le docteur Gerstel, l'ont trop frappé, pour lui permettre de ne pas mettre la nouvelle méthode à l'épreuve. Je fus obligé de le placer dans une ferme éloignée, d'où il avait plusieurs villages à soigner; il se trouva si bien de l'homœopathie, que de 84 malades de choléra qu'il eut à traiter, il n'en perdit que 6; il employa les mêmes moyens qu'il a vus mis en pratique par vous et Gerstel. Pas long-temps après votre départ, mon forestier en chef et sa femme prirent le choléra en même temps : comme il n'avait pas grande confiance dans l'homœopathie, je fis chercher de suite le docteur Mekarsky, médecin envoyé de Vienne pour le traitement du choléra, et le chirurgien Trisker aussi envoyé de Vienne, où il avait été employé avec beaucoup de succès dans les hôpitaux. Le mari transpira bientôt et fut hors de danger, mais la femme alla de mal en pis. Mekarsky vint plusieurs fois le jour. Trisker ne

bougea pas de son lit. On lui donna l'infusion d'ipécacuanha, l'infusion de valériane, l'opium, ainsi que tous les autres moyens allopathiques. Tous furent inutiles. Vers le soir, ces messieurs lui firent prendre des gouttes de lauro-cérasus. Elle était couverte de vésicatoires qui ne firent aucun effet. Je suis allé la voir plusieurs fois dans le courant de la journée, et la trouvai chaque fois plus mal. Je revins à dix heures du soir ; elle était alors dans la troisième période : sans pouls, le corps froid et raide comme du marbre. Les vomissements et les évacuations avaient cessé ; elle ne parlait plus, et ne connaissait plus personne ; enfin, elle était à l'agonie. A minuit, Trisker me déclara qu'elle était perdue, qu'il n'y avait pas le moindre espoir de la sauver. Je courus chez moi, et persuadai avec peine à Gerstel d'aller la voir et de faire un essai. Il céda à la fin à mes instances, et commença par lui donner quelques fortes doses de camphre ; tant pour neutraliser, autant que possible, l'effet des médicaments déjà donnés, que pour ranimer la vitalité. Il fit en même temps donner des lavements d'eau glacée. Ensuite il donna trois doses de *Veratrum*, à des intervalles d'une demi-heure. A cinq heures du matin, Gerstel donna l'heureuse nouvelle aux parents, aux amis, au curé et aux médecins, qui étaient assemblés dans la maison, que la malade était sauvée. Elle le fut effective-

ment, et se porte aujourd'hui à merveil'e. A peine le pauvre Gerstel fut-il couché, que je fus obligé de le faire appeler. Une cholérine des plus fortes m'avait pris tout d'un coup. L'esprit de camphre, les lavements d'eau glacée, et le phosphore firent si bien, que le soir tout danger fut passé. Mais je ne fus entièrement rétabli qu'après huit jours, etc., etc.

Extrait d'une lettre du Conseiller Docteur HAHNEMANN *au Docteur* QUIN.

Mon très cher ami,

Je vous suis bien obligé des détails de vos recherches sur la nature du choléra et de son traitement convenable par l'homœopathie. Vous aviez raison, et mes propres recherches me l'ont prouvé, que la cholérine dégénérant en choléra, est la maladie la plus dangereuse..... J'avais déjà appris du docteur Gerstel votre attaque de l'épidémie, et votre guérison par le camphre. Je vous félicite de votre rétablissement, et je rends grâce à l'Être suprême de vous avoir conservé pour les malheureux qui ont besoin de vos secours éclairés. Votre succès dans le traitement du choléra est d'autant plus remarquable que vous ignoriez la langue moravique. Je vous envoie la lettre que le docteur Gerstel m'a écrite au sujet du choléra, pensant que cela vous intéressera. Tout ce que vous m'avez

écrit sur son compte, m'a donné très bonne opinion et de ses talents et de son cœur; et je suis bien aise que notre cause ait gagné une personne si estimable.....

Je ne manquerai pas de vous tenir au courant de tout ce qui regarde le traitement du choléra, ainsi que de notre art en général, et je vous prie de ne pas oublier de me communiquer tout le fruit de vos expériences, et les progrès que fera notre science chez vous.....

Que le bon Dieu vous conduise dans votre patrie, et seconde vos efforts à enseigner à vos compatriotes l'art de guérir, conforme aux dictées de la nature.

Votre sincère et affectionné ami,

Samuel HAHNEMANN.

Cothen, le 4 février.

Lettre du Docteur GERSTEL *au Conseiller Docteur* HAHNEMANN.

..... Le docteur Quin est arrivé à Tischnowitz pendant les premiers jours de l'épidémie, qui y avait éclaté avec une grande violence, afin de pouvoir l'observer. Aussitôt son arrivée, il en fut atteint, mais se guérit promptement lui-même avec l'esprit de camphre. Les deux chirurgiens étaient atteints du choléra; j'étais alité; les fatigues de jour et de nuit m'avaient occasioné un état fébrile et la diarrhée. Le docteur Quin entreprit de traiter les

malades, malgré l'état de faiblesse où le laissa son attaque de choléra. Il obtint des succès tels que, sur plus de 30 malades, il n'en perdit que 3. Il a vu tous ceux que j'avais déjà traités, et a eu lui-même des cas extrêmement graves....

..... Ordinairement, la maladie atteint son plus haut degré d'intensité avec une rapidité telle, que j'ai rarement pu employer l'esprit camphré.

.... Voici un cas remarquable : M. Fischer, chirurgien à Brünn, avait sauvé 4 malades dans la 3e période, avec le *Carbo vegetabilis* : ce succès nous détermina à l'employer sur une jeune fille déjà dans la 3e période, celle d'asphyxie. Le choléra l'avait frappée avec une rapidité telle, qu'au bout de 5 heures elle avait la figure hippocratique, froid glacial aux pieds, aux mains, aux joues, à la langue; stupeur; œil renfoncé avec cercle livide ; extrémités et figure bleues ; crampes très violentes ; vomissement et diarrhée continuelle. Je lui fis prendre le *Veratrum* 12e att., et dis de lui donner une demi-heure après le *Veratrum*, 30e att. Malheureusement on la frotta avec de l'esprit de camphre : les bons effets de ce médicament furent détruits. Je la trouvai sans pouls, froid glacial, sueur froide : les vomissements, la diarrhée, les crampes cessés; respiration laborieuse, pénible ; visage, menton et extrémités d'un bleu-violet ; langue comme la glace : désespérant de la sau-

ver, j'essayai cependant le *Carbo vegetabilis*, 30e att. Je la revis quelques heures plus tard : visage et extérieur peu changés; extrémités encore bleues, mais moins froides; langue et joues aussi moins froides; pouls élevé; état de stupeur durant encore. A onze heures du matin, je lui donnai le *Veratrum*, 12e att. avec un peu d'eau glacée. A huit heures du soir, je la retrouvai le corps brûlant; la couleur bleue avait presque disparu. Langue chaude, sèche; nausées; les carotides battant violemment; visage couleur de terre; tête brûlante; plus de stupeur; de l'assoupissement. Je donnai la *Belladonna*. M. Quin et moi étions au lit, malades; elle ne put avoir tous les secours qu'exigeait son état. Cependant M. Quin la vit le lendemain matin, à onze heures, et la trouva avec une fièvre typhus. Il employa l'*Acidum Phosphoricum*, 3e att.; une légère amélioration s'en suivit; mais le soir, elle était plus mal. A dix heures, il lui donna le *Rhus toxicodendron*, 30e att. Le lendemain matin, l'enfant était tout-à-fait hors de danger. Elle ne prit plus d'autre médicament, et elle est aujourd'hui en pleine santé. M. Quin, qui n'a pas eu le temps, avant son départ, de vous écrire d'ici tout ce qui s'y est passé, m'a dit qu'il vous en adresserait les détails de Vienne....

FIN.

L'HOMŒOPATHIE

EXPOSÉE

AUX GENS DU MONDE.



IMPRIMERIE DE BACQUENOIS, COSSE ET APPERT,
Rue Christine, n. 2.

L'HOMOEOPATHIE

EXPOSÉE

AUX GENS DU MONDE,

ET

RÉFUTATION

DES OBJECTIONS

QUE FONT CONTRE ELLE SES DÉTRACTEURS;

PAR

LE DOCTEUR **ACHILLE HOFFMANN**, b. 1804

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE GALLICANE.

> Veniet tempus quò posteri tam aperta
> Nos nescisse mirabuntur.
>
> SÉNÈQUE.



PARIS,

CHEZ
J.-B. BAILLIÈRE, Libraire, rue de l'École-de-Médecine, 13 *bis* ;
LE DOYEN, au Palais-Royal, galerie d'Orléans, 31 ;
L'AUTEUR, rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 2.

1834.

MA

PROFESSION DE FOI.

1832.

Le choléra sévissait dans Paris, des milliers de victimes avaient déjà disparu, la stupeur régnait partout, les médecins étaient consternés, et cependant, ils ne s'étaient point endormis à l'approche de l'épouvantable fléau ; ils avaient dévoré à l'avance tout ce qui avait été écrit pour le combattre ; mais que faire, avec des armes si faibles, contre un si terrible adversaire ? On était mort presqu'en même temps qu'on était frappé, et les secours les plus rationnels en apparence, retenaient, à peine pour quelques heures, une vie qui semblait avide de s'échapper. Moi aussi, dans ces jours de désespoir et d'épouvante, je payai à l'ennemi commun le plus amer tribut ! je vis périr entre mes bras une épouse chérie : tous mes soins et les secours empressés de deux confrères dévoués, ne purent rien pour la sauver.

C'est dans de pareils momens que le médecin rentrant en lui-même, et considérant la nullité de ses ressources, ne pourra s'empêcher de gémir sur son impuissance,

mais bientôt, relevant la tête, et sortant de son abattement, il s'écriera, brûlant d'une ardeur nouvelle, en se souvenant de sa noble mission : « *Non, non, je ne* « *languirai pas dans une honteuse mais commode pa-* « *resse; l'étude doit être ma vie, l'espérance de sou-* « *lager mes semblables fera seule battre mon cœur,* « *toutes les peines que je me suis données jusqu'ici,* « *je les oublierais à l'instant, si j'entrevoyais dans* « *de longues veilles un perfectionnement à mon* « *art.* »....

Tel était à peu près le noble élan qui soutenait mon courage, quand le hasard fit tomber entre mes mains la lettre admirable du docteur *Desguidy*, de Lyon, aux médecins français, sur l'*Homœopathie* (1), *suivie des moyens homœopathiques de guérir le* CHOLÉRA *et de s'en préserver* (2). Cet écrit fit sur moi la plus vive impression : je brûlais de répéter les expériences de

---

(1) Le mot *Homœopathie* est composé de deux mots grecs, qui signifient *affection analogue*; c'est sous ce nom qu'*Hahnemann* désigne la doctrine médicale qu'il a créée. Son principe fondamental consiste à donner pour guérir une maladie quelconque, la substance qui, administrée à l'individu sain, développerait chez lui des symptômes se rapprochant le plus possible de ceux qu'on veut combattre.

(2) Les personnes qui ont mis à l'épreuve les sublimes ressources de l'*Homœopathie*, auront peine à croire que la lettre en question, contenant tous les documens nécessaires pour guérir les cholériques, ne fixa pas même l'attention de l'Académie de médecine, qui n'expérimenta rien de ce qu'elle conseillait, et se borna à envoyer un froid remercîment à son auteur philanthrope. La brochure fut enfouie dans les cartons, et l'épidémie, qu'on ne savait comment combattre, continua ses ravages tant qu'elle voulut.

HAHNEMANN; je me procurai donc immédiatement les traductions des ouvrages de ce grand homme, l'*Examen de l'Homœopathie* par le docteur *Bigel*, et je m'abonnai à la *Bibliothèque homœopathique*, imprimée à Genève. Dès lors, je consacrai à l'étude de cette science nouvelle pour moi, tous les momens dont je pus disposer.

Depuis trois ans je m'étais adonné au traitement des maladies chroniques par l'électricité; j'avais étudié sous les yeux du savant *Girardin*, à qui je succédai plus tard, et il m'avait transmis les procédés ingénieux qui avaient fait sa réputation. Grâce aux leçons de ce maître habile, j'obtins dans des cas très graves des succès que les moyens ordinaires de la médecine, si nuls contre les maladies chroniques, refusent constamment. Plus heureux encore maintenant, il est rare que j'aie recours à l'électricité, car l'homœopathie offre des ressources si grandes et si variées, que je traite uniquement avec elle presque tous les malades qui viennent chez moi dans l'intention de se faire électriser.

Quelques cas cependant, tels que l'*affaiblissement général chez les vieillards*, *la surdité*, *certaines affections des yeux*, réclament encore les appareils électriques; mais j'ai reconnu, par expérience, que *les maladies nerveuses*, *les gastrites chroniques*, *les rhumatismes*, *les paralysies*, *et plusieurs autres affections graves* que je soumettais souvent avec succès au fluide électrique, cèdent plus promptement aux remèdes homœopathiques.

Pour donner une idée de la supériorité de l'*homœopathie* sur les autres doctrines médicales, il suffit de dire que les *homœopathes* de tous les pays se sont unanimement accordés sur le choix des remèdes propres à combattre le choléra; et d'après un relevé exact,

il est prouvé que ces médecins ont guéri neuf malades sur dix atteints de cette terrible maladie. Quelle différence dans la pratique des médecins ordinaires ! tous étaient d'avis différens, et tous perdaient leurs malades, heureux quand par hasard un sur vingt échappait à la mort, ce qui ne peut dépendre que d'une idée complètement fausse sur la maladie, ou du choix de remèdes tout-à-fait impropres à la guérir.

Mes premiers essais homœopathiques ayant été très heureux, j'ai mis d'autant plus d'ardeur à étudier cette science, que je connaissais la nullité des ressources de l'ancienne médecine dans beaucoup d'affections qui sont désignées comme cédant facilement aux remèdes de *Hahnemann*. Bientôt ma confiance en leur efficacité a été telle, qu'il y a déjà plus d'un an, je n'ai pas hésité à les administrer seuls contre un croup violent et une fièvre cérébrale fort grave qui s'étaient manifestés chez mes enfans. Ces deux affections redoutables ont été guéries en quelques heures sans émission sanguine.

Quand un médecin n'emploie pour traiter les personnes qui lui sont les plus chères que les moyens qu'il préconise, il peut parler hautement de sa profonde conviction, et tous ceux qui le verront en agir ainsi contre toutes les idées médicales généralement admises et qui étaient aussi autrefois les siennes, ne manqueront pas de penser que des faits bien concluans, vus par lui, *de ses propres yeux vus*, ont seuls été capables de lui donner cette pleine confiance.

PRÉFACE.

Que pensez-vous de l'*homœopathie*, demandait à son médecin un malade gravement affecté, à qui l'on avait vanté les nombreux succès de cette doctrine médicale, depuis peu d'années connue en France ? « *Je n'en* « *veux rien penser* », répondit ce praticien consciencieux et d'un savoir non équivoque, « *beaucoup* « *de personnes en font un grand éloge, beaucoup* « *d'autres en disent du mal; pour moi, qui ne l'ai* « *point étudiée, je m'abstiendrai d'en parler; je vous* « *avouerai même franchement, qu'après avoir beau-* « *coup travaillé pendant trente ans de ma vie, et* « *jouissant de quelque considération dans le monde,* « *je ne me sens pas le courage de faire de nouvelles* « *études, et de renoncer à ce qui m'a coûté tant de* « *peine à apprendre. Je continuerai donc comme j'ai* « *commencé; de plus jeunes que moi embrasseront* « *sans doute avec ardeur la médecine homœopa-* « *thique, et je souhaite que tout ce qu'on en dit de* « *bien se réalise !* »

Ah ! si tous les médecins qui ne connaissent point l'*homœopathie* s'exprimaient sur son compte avec cette franche loyauté, que de mensonges, que d'absurdités se débiteraient de moins sur cette science si utile !

les faits non dénaturés parleraient seuls bien assez haut, et il me serait inutile de prendre la plume pour éclairer les gens du monde et les prémunir contre les attaques indécentes que l'envie, l'ignorance et la mauvaise foi ne manqueront pas de renouveler, tant que le public aura besoin de renseignemens pour arrêter ses idées sur cette doctrine médicale qui se popularise en France, et dont je vais donner un aperçu :

Les ennemis acharnés de l'*homœopathie* ne reculant devant aucun moyen propre à la déconsidérer dans l'opinion, quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à dire que *son auteur n'est pas même médecin*. Je crois donc faire plaisir à mes lecteurs en mettant en tête de cette petite brochure un précis de la vie médicale du grand *Hahnemann*, fondateur de la médecine *homœopathique*, de cet illustre vieillard qui, âgé de 80 ans, poursuit avec un zèle infatigable les immenses travaux auxquels il s'est voué tout entier pour le bonheur de l'humanité.

Je parlerai ensuite de l'*homœopathie*, de sa supériorité incontestable sur les doctrines médicales actuellement en vogue, des causes du peu de progrès qu'a fait jusqu'ici la médecine pratique ; je réfuterai celles des objections lancées contre l'*homœopathie*, qui semblent avoir un certain poids, et qui pourraient ébranler la confiance de quelques malades. Je terminerai par des observations tirées de ma pratique, qui seront propres à faire ressortir la puissante efficacité de la précieuse découverte de *Hahnemann*, dans le traitement d'affections très graves, tant aiguës que chroniques.

Nota. Le lecteur est prié de ne point sauter les notes, parce qu'elles sont presque toutes d'une grande importance.

NOTICE

SUR

HAHNEMANN,

FONDATEUR

DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE (1).

Hahnemann, né à Meissen, petite ville de la Saxe, en 1755, se distingua dès son enfance par une grande aptitude au travail, et par l'esprit solide et judicieux qu'il porta dans ses premières études. En 1775 il se rendit à l'université de Leipsig, avec 20 ducas dans sa poche, pour y suivre les cours de médecine, et il chercha à augmenter ses faibles ressources, en traduisant de l'anglais plusieurs ouvrages médicaux. Après deux années de travaux, il alla à Vienne, afin d'y suivre les hôpitaux, et sut si bien mériter la confiance et l'amitié du médecin directeur de l'hôpital de *Léopold*, le docteur *de Quarin*, que celui-ci se faisait souvent remplacer par le jeune Hahnemann auprès de ses malades.

(1) Ce précis historique est extrait de la *Bibliothèque homœopathique*, 1832, imprimée à Genève.

Le manque d'argent le força cependant bientôt à quitter Vienne, et il alla passer deux ans à Hermanstadt, où il fut attaché comme médecin et comme bibliothécaire à la maison du gouverneur de la Transilvanie.

Au bout de ce temps il se rendit à l'université d'Erlangen, dans l'intention d'y prendre le grade de docteur, et il y soutint publiquement une thèse intitulée : *Conspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus*. Revenu en Saxe, il changea plusieurs fois de séjour jusqu'en 1789, qu'il se fixa à Leipsig. Il est à remarquer que pendant tout cet espace de temps, il se livra principalement à des études de chimie et de minéralogie. Convaincu qu'il était de l'imperfection de la médecine ordinaire, dégoûté de ses contradictions sans nombre, du vide de ses théories, de l'aveugle empirisme de sa pratique, il renonça presque entièrement à exercer la profession qui devait être son gagne-pain, aimant mieux vivre pauvre que transiger avec sa conscience.

Il publia un grand nombre de traductions de l'anglais, du français et de l'italien, et beaucoup d'articles de médecine et de chimie dans les journaux scientifiques de l'Allemagne. Ce qui est resté de ces premiers travaux, et ce qui avait contribué déjà à lui faire un nom avant la découverte des faits homœopathiques, ce sont principalement : ses recherches sur l'empoisonnement par l'arsenic, et les preuves judiciaires pour le constater, et le mode de préparation du mercure soluble qui a conservé son nom. L'ensemble de ces travaux prouve que, si *Hahnemann* avait alors renoncé à la pratique de son art, il n'avait point abandonné pour cela ses études médicales; mais la direction tout expérimentale qu'il leur donna, fait voir que, dès-lors, il n'entrevoyait

de salut pour la médecine, que dans un examen plus attentif des faits. Déjà à cette époque on voit naître chez lui cette idée, devenue plus tard si féconde, que la première condition d'un emploi sûr des substances médicales, c'est l'étude approfondie de leurs effets vrais sur l'organisation humaine, et que la seule manière d'observer ces effets d'une manière concluante, c'est de les suivre attentivement chez l'homme sain, et non chez le malade, où mille influences perturbatrices inappréciables contribuent à les dénaturer.

Dans l'année 1790, en traduisant la *Matière médicale de Cullen*, Hahnemann fut si mécontent des hypothèses gratuites par lesquelles on tentait d'expliquer la puissance fébrifuge du quinquina, qu'il résolut d'éclaircir enfin cette question, en faisant sur lui quelques essais avec cette substance. Ce fut alors qu'il découvrit avec étonnement le premier fait, qui donna naissance plus tard à la doctrine homœopathique. Il observa que le quinquina, par son action propre, produisait chez l'homme sain une fièvre intermittente très analogue à celle que ce médicament guérit le mieux, et qu'en outre il faisait naître une foule d'autres symptômes très variés dont il n'avait jamais été question dans les matières médicales. Frappé de cette observation, Hahnemann se demanda si la propriété fébrifuge du quinquina ne viendrait pas précisément de cette faculté de produire chez l'individu sain une affection toute semblable, et si ce fait, une fois bien avéré, ne se répéterait pas pour d'autres substances capables aussi de développer des maladies. L'expérience seule pouvait en décider : il n'hésita pas à l'interroger, avec un zèle et une patience que la perspective d'un grand but à atteindre pouvait seule soutenir à un si haut degré.

La première chose à faire était évidemment d'étudier avec le plus grand soin sur l'individu sain les symptômes propres à chaque substance qu'on emploierait plus tard à guérir. Hahnemann commença dans ce but une série d'expériences sur lui-même et sur quelques amis disposés à coopérer à ses travaux. Rien ne lui coûta pour arriver à ses fins : privations de tout genre, régime sévère pendant les essais, souffrances journalières, et souvent très pénibles, causées par l'ingestion répétée de petites doses des poisons les plus actifs, il se soumit à tout pendant des années entières pour arriver à la connaissance de cette loi qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Les découvertes curieuses qui furent la suite de ses travaux opiniâtres, le récompensèrent, il est vrai, richement. Il reconnut avec évidence à quel incroyable degré d'imperfection se trouvait encore l'étude des propriétés pathogénétiques des médicamens. Tout était à créer dans cette branche de la science. On ne connaissait des principaux agens médicaux que les symptômes les plus saillans; et sans même s'embarrasser de rechercher si ces effets tumultueux appartenaient réellement à l'action directe de chaque substance, ou s'ils n'étaient pas plutôt causés par une réaction violente de l'organisme, s'efforçant de rejeter au dehors la force ennemie qui l'attaquait, on avait classé les agens thérapeutiques suivant ces symptômes saillans, en vomitifs, purgatifs, sudorifiques, diurétiques, etc. Tout ce vain échaufaudage s'écroula devant les observations répétées et fidèles de Hahnemann. Il étudia chaque substance jusque dans les moindres nuances de ses effets, toujours sur l'homme sain, et il vit que ces nuances seules peuvent servir, dans bien des cas, à caractériser l'action des médicamens, dont les symptômes

violens se ressemblent presque tous plus ou moins.

Tout en se livrant à ce travail laborieux qui devait fournir les matériaux d'une matière médicale, Hahnemann, ramené à la pratique par le désir d'explorer la voie nouvelle qui s'ouvrait devant lui, répéta avec d'autres substances le fait si curieux qu'il avait observé dans le mode d'action du quinquina. Il s'assura d'abord que le principe homœopathique se vérifiait également pour les divers médicamens, distingués jusqu'alors par l'épithète *de spécifiques* : que le mercure ne guérissait la syphilis que parce qu'il développait des symptômes analogues à ceux de cette maladie chez la personne saine qui en prenait ; que le soufre ne guérissait la gale qu'à cause de la propriété dont il jouit de produire des éruptions cutanées analogues à celles de cette affection contagieuse, etc.

Ce ne fut d'abord qu'avec la plus grande circonspection que Hahnemann tenta sur ses malades l'application du principe nouveau qu'il avait découvert : il essaya de combattre les symptômes des maladies, en leur substituant en quelque sorte l'action de celle des substances déjà éprouvées qui offrait avec eux le plus d'analogie. Le succès couronna ses premières tentatives : il obtint des guérisons tout à la fois plus sûres, plus complètes et plus faciles. L'évidence de mille faits répétés, et dans lesquels le principe se vérifiait toujours, le conduisit enfin à proclamer dans toute sa généralité la loi homœopathique.

Cependant l'expérience pratique amena bientôt Hahnemann à une découverte nouvelle et très importante relativement au mode d'action des médicamens. On conçoit que la nature même de la méthode homœopathique, qui entraîne nécessairement une augmentation

momentanée des symptômes morbides, devait imposer la plus grande réserve dans la dose du remède à administrer; aussi Hahnemann commença-t-il tout d'abord par réduire de beaucoup les doses usitées dans la médecine ordinaire. Il resta cependant, à son début, bien au-dessous de ces atténuations presque infinitésimales, dont l'action a été et est encore l'objet de tant de doutes. Il commença par des fractions de grain, telles à peu près qu'on les emploie pour les remèdes les plus actifs, l'arsenic, la noix vomique, la morphine, etc. Le besoin d'une exactitude rigoureuse dans l'appréciation de quantités aussi exiguës, lui suggéra des procédés particuliers pour fractionner les doses; il imagina de mélanger les sucs actifs des plantes dans des proportions déterminées avec l'alcohol, qui leur sert de principe conservateur, ou les substances sèches pulvérisées, avec le sucre de lait en poudre, matière éminemment neutre et propre à servir d'excipient. Ainsi une goutte de suc de plante, mélangée intimement avec 99 gouttes d'alcohol, donnait une préparation dont chaque goutte contenait un centième de goutte du médicament. Une de ces gouttes mélangée de nouveau avec 99 gouttes d'alcohol, portait la division jusqu'au dix-millième, et ainsi de suite. Il en était de même des substances en poudre broyées très intimement avec les mêmes quantités proportionnelles de sucre de lait, en prenant le grain pour unité.

Or ce mode de préparation conduisit Hahnemann à cette singulière observation, que l'acte de broyer les substances, ou de secouer les liquides qu'il mélangeait, développait, à un haut degré, l'énergie de leurs propriétés pathogénétiques, et ce ne fut que guidé par l'expérience, seul oracle auquel il eût foi, que Hahne-

mann arriva, par des réductions successives, aux doses infinitésimales qu'il prescrit aujourd'hui. Il observa des effets pernicieux produits, dans beaucoup de cas, par des atténuations trop peu élevées, suivant la nature de la maladie ou la disposition particulière du malade. L'exacerbation causée par la substance homœopathique, était souvent trop forte, et pouvait être dangereuse; dans tous les cas, elle tourmentait inutilement le malade, puisque, avec une atténuation plus élevée, l'effet salutaire était également produit et presque d'une manière insensible. Ces doses infiniment petites, sur lesquelles on a tant plaisanté, parce que la plaisanterie était singulièrement facile, sont donc un résultat de l'expérience, et d'une expérience prolongée. La réalité de leur action a été reconnue de tous ceux qui ont bien voulu prendre la peine de vérifier le fait, et le nombre en est grand à l'époque actuelle, car il y a des médecins homœopathes dans presque tous les pays.

Ce fut à Georgenthal, dans un hospice d'aliénés, fondé par le duc Ernest de Gotha, que Hahnemann obtint les premiers succès qui firent quelque sensation dans le public; il y guérit, entre autres, un homme de lettres nommé Klockenbring, auquel une épigramme de Kotzebue avait fait perdre la raison. Il pratiqua ensuite à Brunswick, en 1794, et à Kœnigslutter, où ses succès devinrent si décisifs, si brillans, qu'il vit dès lors commencer contre lui les persécutions dont il a eu à souffrir pendant si long-temps. La jalousie de quelques confrères, peu dignes assurément du nom de médecins, et les intérêts des pharmaciens menacés par le succès de la nouvelle doctrine, s'élevèrent contre l'audacieux réformateur, et lui suscitèrent mille obstacles. Il y avait, en effet, de quoi faire trembler la pharmacie dans

l'apparition d'une méthode qui s'annonçait comme traitant les malades avec des millièmes de grain de médicamens.

Il est évident que Hahnemann, surtout à son début, ne pouvait s'en rapporter qu'à lui-même pour le choix et la préparation des substances qu'il employait; nécessité qui résulte de la nature même de la médication homœopathique. On en appela contre lui à d'anciens réglemens non abrogés, qui défendaient aux médecins de donner eux-mêmes les médicamens, et qui assuraient aux pharmaciens un monopole exclusif à cet égard. En conséquence, Hahnemann se vit obligé de quitter le pays, ne voulant pas consentir à confier la préparation de ses instrumens de guérison aux mains d'adversaires intéressés à traverser ses succès. Il se retira donc d'abord à Hambourg, ensuite à Eislembourg et à Torgau, où il continua ses travaux.

Beaucoup plus désireux de faire tourner au profit de la science et de l'humanité la belle découverte due à sa persévérance, que de la faire servir à ses intérêts pécuniaires, Hahnemann ne songea point à en conserver le secret, ce qui lui eût été très facile. Dès qu'il se fut assuré de la réalité des faits, il publia ses observations dans plusieurs articles du journal de Hufeland, où il rapporta aussi quelques-unes des guérisons obtenues par la nouvelle méthode. Il ne se laissa pas décourager par les attaques violentes qui surgirent alors de toutes parts contre lui. Assuré désormais de la bonté de sa cause, il répondit à ses adversaires avec cette chaleur qui est l'effet d'une conviction profonde, et cette indignation de l'homme d'honneur qui repousse des imputations calomnieuses. Ce fut sans doute un malheur pour l'homœopathie elle-même, que le ton d'extrême acrimonie qui a

régné pendant si long-temps dans la polémique de Hahnemann et de ses adversaires; mais on ne saurait, certes, en faire un reproche au premier. Il a dû proportionner la vigueur de la défense à la violence de l'attaque.

Dans l'année 1800, une épidémie meurtrière de scarlatine, qui ravagea une partie de l'Allemagne, devint pour Hahnemann l'occasion d'une nouvelle découverte aussi curieuse qu'importante. Appliquant au traitement de cette maladie le principe homœopathique, il trouva d'abord dans la belladone un remède spécifique pour la combattre. La belladone, en effet, dans son action puissante sur l'organisme, produit des éruptions de plaques d'un rouge foncé, accompagnées des principaux symptômes morbides qui caractérisent la scarlatine. Mais après avoir trouvé le remède efficace, Hahnemann se demanda si cette même analogie d'action ne le rendrait point propre à préserver aussi de la contagion, par une influence semblable à celle de la vaccine à l'égard de la petite vérole. Le parallèle, en effet, s'offrait tout naturellement à l'esprit. Aucun fait homœopathique n'est plus singulier, plus surprenant, moins explicable que l'action préservative, prolongée pendant toute la vie d'un homme, d'une quantité inappréciable en poids de virus-vaccin; et pourtant ce fait, si fort contesté dans l'origine, est maintenant reconnu comme indubitable. Hahnemann entrevit, dans ce fait isolé, une loi générale qu'il était réservé à l'homœopathie de proclamer comme telle. Comment le virus-vaccin met-il l'organisme à l'abri de la contagion de la petite vérole, si ce n'est en y substituant d'avance une action très analogue, et propre par cela même à exclure toute influence de même nature? Or, pourquoi le médicament homœopathique et

spécifique d'une maladie contagieuse, s'il était pris à l'avance, ne préserverait-il pas de cette même maladie par un procédé tout semblable? Hahnemann essaya donc de faire prendre à un grand nombre d'enfans de très petites doses de belladone, qu'il répétait tous les six ou sept jours pour les préserver de la scarlatine. L'expérience vérifia complètement ses conjectures, et la vertu préservative de cette substance contre la fièvre rouge, niée d'abord et rejetée comme une vaine hypothèse, a été constatée dès lors, dans des milliers de cas, par des médecins de toutes les opinions et de tous les pays.

Hahnemann a encore trouvé beaucoup d'autres préservatifs très importans, la *camomille* prévient les accidens qui suivent une violente colère, l'*aconit*, ceux qui pourraient résulter de la peur, la *pulsatille* préserve de la rougeole; le *cuivre* et *l'ellébore blanc*, du choléra, etc. Bien entendu que ces remèdes doivent toujours être administrés aux doses homœopathiques, et préparés comme Hahnemann l'indique; le régime est aussi indispensable pendant qu'on en fait usage.

Cependant des observations répétées, et l'exercice pratique du nouveau principe médical pendant plusieurs années, avaient produit une masse de faits suffisans pour permettre de s'élever à une théorie plus complète. Hahnemann y travailla pendant quatre années, et en 1810 il fit paraître son *Organon de l'art de guérir*, où la doctrine homœopathique se trouve exposée avec détail. Cet ouvrage, marqué au sceau du génie, qui a été depuis revu plusieurs fois et fort augmenté, en est maintenant à sa cinquième édition; il a été traduit en français et en italien.

Revenu à Leipzig en 1811, dans le but d'y pratiquer et d'y enseigner l'homœopathie, Hahnemann défendit

publiquement une thèse intitulée : *de Helleborismo veterum*. L'influence que ses doctrines commencèrent dès lors à exercer, réveillèrent de nouveau contre lui la jalousie et la haine. Les calomnies les plus contradictoires furent répandues sur son compte. On l'accusait tantôt de ne donner à ses malades que des substances complètement inertes, en laissant croire qu'elles étaient douées de toutes sortes de vertus, tantôt de mettre dans tous ses remèdes de l'arsenic et d'autres poisons très violens. On lui reprochait du charlatanisme, tandis qu'il avait loyalement exposé au public les fruits de ses pénibles recherches, et rendu compte d'une manière toute scientifique de sa méthode et de ses procédés. Mais, en dépit de l'opposition la plus violente, ses enseignemens trouvaient des disciples et les malades affluaient autour de lui. Chose très remarquable, c'est en guérissant plusieurs médecins de maladies contre lesquelles les méthodes anciennes les avaient laissés sans secours, qu'il se fit les disciples à la fois les plus chauds et les plus éclairés. Ce fut ainsi qu'il sauva d'une maladie de poitrine le docteur Necher, médecin distingué, qui, plus tard, porta et répandit à Naples les doctrines homœopathiques. Il rétablit aussi les docteurs Aegidi et Petersen.

En 1811, aidé de quelques amis et de plusieurs de ses disciples les plus zélés, Hahnemann commença la publication de sa matière médicale pure, dont six volumes ont paru depuis successivement, et ont déjà reçu les honneurs d'une deuxième édition. Cet important ouvrage forme maintenant le riche arsenal où les homœopathes vont chercher des armes contre toutes les maladies connues. Près de quatre-vingt mille observations de symptômes, variés à l'infini, laissent bien ra-

rement le médecin homœopathe dans l'embarras, lorsqu'il s'agit de trouver les analogues d'une affection quelconque. Cette richesse, cependant, s'accroît chaque jour, et il serait difficile d'assigner, sous ce rapport, des limites aux développemens futurs de l'homœopathie.

Cependant, jusque vers l'année 1816, la méthode homœopathique n'avait obtenu de succès bien décidés que dans son application aux maladies aigüës. La classe des affections chroniques, si nombreuse et si rebelle aux traitemens ordinaires, avait présenté à l'homœopathie même des difficultés inattendues. Convaincu, par sa longue expérience, de la généralité du principe de sa doctrine, Hahnemann vit dans ces obstacles même, l'indice d'un problème non résolu encore sur la nature des maladies chroniques. Il appliqua à la recherche de ce problème tout son talent d'observation et son infatigable ardeur de travail, et c'est ainsi qu'il fut amené, après plusieurs années, à établir le principe de la nature miasmatique des affections chroniques, et à découvrir les substances propres à les combattre efficacement.

Ce ne fut qu'après douze années d'expériences et d'observations, que Hahnemann publia les fruits de ses nouvelles et précieuses recherches, dans son ouvrage sur les maladies chroniques, imprimé en 1828 (1).

Cependant, en 1820, de nouvelles persécutions, suscitées principalement par les pharmaciens de Leip-

---

(1) Les maladies chroniques, leur nature propre et leur traitement homœopathique, par *Samuel Hahnemann*, traduction française par *Jourdan*, 1832.

zig, forcèrent encore Hahnemann à quitter cette ville. Mais cette fois, le duc régnant d'Anhalt-Coethen, Ferdinand, offrit à l'illustre proscrit un asile assuré dans sa résidence, et l'accueillit avec toute sorte de distinction. Dès lors il a toujours résidé à *Coethen*, où il s'est voué entièrement à la pratique étendue que sa célébrité lui a procurée, et à l'achèvement des travaux de toute sa vie. Aujourd'hui cette ville est le rendez-vous de tous les malades qui, n'ayant trouvé aucun secours dans la médecine ordinaire, et ne connaissant point à proximité de disciples de *Hahnemann*, n'hésitent point à franchir l'espace qui les sépare du vénérable père de l'*homœopathie*.

Cette faible esquisse de la belle carrière parcourue par *Hahnemann*, suffira pour montrer combien est peu fondée l'accusation de charlatanisme si souvent portée contre lui par ses adversaires. On le voit suivre dès l'origine une marche toute rationnelle et expérimentale, ne s'appuyer que sur les faits, donner connaissance de toutes ses découvertes à mesure qu'il se croit assuré de leur certitude, et chercher à les rattacher par le raisonnement aux lois générales de la nature. On lui a reproché d'avoir imaginé les doses infinitésimales pour donner à sa doctrine un air de singularité ; mais comment ne songe-t-on pas que c'eût été là un fort mauvais moyen de succès ? qui peut douter que le *principe homœopathique* n'eût trouvé bien plus facilement accès dans le monde médical, sans cette excessive exiguité des doses qui heurte de front toutes les notions du sens commun ? singulier calcul que celui de faire naître de prime abord l'incrédulité pour attirer la confiance ! tout ce que *l'homœopathie* a de paradoxal découle réellement de la nouveauté complète des faits, *l'intérêt*

personnel du fondateur eût exigé que ces faits singuliers fussent tenus secrets, ou suffisamment modifiés pour les réconcilier avec nos notions habituelles.

On ferait un petit volume en rassemblant les titres des ouvrages qui ont paru en allemagne pour ou contre *l'homœopathie*. Ce qui frappe le plus dans cette polémique, c'est que la nouvelle doctrine n'a été en général, combattue que par des raisonnemens, et jamais par des faits bien observés, tandis qu'elle n'en appelle qu'aux faits pour prouver sa validité.



RÉFLEXIONS

SUR

L'HOMOEOPATHIE

ET

SUR LES CAUSES DU PEU DE PROGRÈS QU'A FAIT JUSQU'ICI LA MÉDECINE PRATIQUE.

En considérant les ressources si variées et inépuisables qu'elle nous offre, nous n'hésiterons pas à déclarer que *l'homœopathie* est cette médecine vainement cherchée jusqu'à nos jours, pressentie déjà il est vrai par quelques beaux génies, mais qu'il était réservé au grand *Hahnemann* de révéler avec toute sa clarté et sa certitude pour le bonheur et le salut de l'humanité souffrante. Il luit donc enfin pour tous les vrais amis de leur art et de leurs semblables, ce beau jour où les médecins sortant de la fausse route où ils persévéraient depuis tant de siècles, vont marcher avec confiance au secours des malheureuses victimes vouées naguère à une mort prématurée et certaine! honneur à l'homme de génie qui vient de fixer les destinées médicales, et de convertir en une pratique sûre et consolante, ou les tâtonnemens

effrayans, ou l'imperturbable routine de nos systèmes médicaux. Qu'il s'étende et grandisse sur toute la terre cet édifice conservateur dont *Hahnemann* a jeté les premiers fondemens; que ses nombreux disciples y travaillent tous avec zèle, en suivant religieusement le plan tracé par leur savant maître, et l'on ne pourra plus dire que la médecine est un art essentiellement conjectural, car elle sera devenue dans la plupart des cas une certitude!

Toutes les sciences marchent et tendent à se perfectionner, au moins il en est ainsi pour celles qui sont positives; en effet, l'ensemble des sciences médicales a fait aussi de grands progrès! l'anatomie, la physiologie et la chirurgie sont arrivées à un haut degré de perfection, on doit en dire autant de la physique, de la chimie, de la minéralogie, etc.; pourquoi la thérapeutique médicale (1) est-elle restée tant en arrière? les médecins de nos jours reconnaissent sans contredit bien mieux que ceux d'autrefois, le siége et la nature d'une maladie; à force d'avoir examiné des cadavres, ils peuvent, le plus souvent, annoncer avec une grande exactitude, les désordres que l'on rencontrera après la mort, et cette science qui constitue l'anatomie pathologique, offre bien une espèce de consolation à l'amour-propre du médecin qui, ayant perdu son malade, peut prédire les altérations morbides que l'on trouvera dans tel ou tel organe; mais les pénibles travaux qu'elle a exigés, ne mènent absolument à rien pour la guérison de la plupart des maladies. En effet, que nos célébrités

---

(1) Traitement des maladies internes.

médicales se trouvent vis-à-vis de l'une de ces affections organiques qui, telle que la phthisie pulmonaire, doivent presque toujours leur origine à un vice héréditaire ou acquis, quelques prescriptions banales (1) s'échapperont sans doute de leur bouche, mais la conscience leur criera bien haut : *vous savez que de tels moyens ne peuvent rien pour sauver ce malade !!!*

Supposons maintenant une affection qui ne compromette pas immédiatement l'existence, et qui laisse au penseur le temps de méditer et d'essayer à loisir : mettons, dis-je, nos grands médecins aux prises avec la plupart des aliénations mentales : que feront-ils de rationnel pour rétablir le trouble des fonctions cérébrales? rien, absolument rien; ils tourmenteront le pauvre patient sans aucune espèce d'avantage, et avec la certitude d'échouer. C'est de cette triste conviction, malheureusement la même chez tous ceux qui traitent les aliénés, que naît l'abandon déplorable dans lequel on laisse végéter tant de malheureux séquestrés de leur famille, et dont *l'homœopathie* rendrait à la société le plus grand nombre.

D'où vient donc cet état permanent d'enfance dans lequel reste la médecine? dans tous les pays, dans tous les temps jusqu'à nos jours, les hommes du plus grand mérite n'ont-ils pas employé tout leur zèle à faire avancer l'art de guérir? comment se fait-il qu'il soit à peu près toujours au même point pour ce qui concerne les

---

(1) Sangsues, vésicatoires, gomme arabique, infusions pectorales, sirop béchique, looch blanc, potions calmantes, lait d'ânesse, séjour à la campagne, etc.

maladies internes? rien de plus simple que d'expliquer cette triste vérité : la base des divers systèmes ayant toujours été mal assise, ils ne pouvaient élever qu'un édifice chancelant et peu durable; cette construction vicieuse ne tardait point à s'écrouler, et comme si la cause de la ruine n'avait point été facile à deviner, un nouvel édifice, fruit de bien des veilles, ne tardait pas à être reconstruit sur cette même malheureuse base qui devait nécessairement amener une autre chute; c'est ce qui s'est continué depuis l'origine de la médecine jusqu'à la découverte de *la loi homœopathique par Hahnemann.*

La médecine encroûtée de ses formidables erreurs, est encore aujourd'hui presque aussi nuisible qu'utile à l'humanité, et c'est avec raison que beaucoup de personnes sensées la redoutent plus que la maladie; en effet, si certains malades en tirent un véritable avantage, combien n'y en a-t-il pas qui auraient guéri sans son secours et qui en sont devenus les victimes! (1) Voyez

---

(1) Le docteur *Zéroni*, qui exerce la médecine ordinaire à Manheim, près du grand-duché de Bade, où l'homœopathie est tant en honneur, après avoir long-temps combattu pour démontrer que cette médecine n'était bonne à rien, tourne aujourd'hui ses batteries d'un autre côté, et ne pouvant plus nier les succès innombrables de l'homœopathie dans ce pays, il attaque, dans un ouvrage fait exprès, ses confrères, auxquels il reproche, avec amertume, leurs fréquens revers qu'il attribue à leurs remèdes incendiaires, disant que la nouvelle méthode ne doit ses succès qu'à l'abstinence des doses trop fortes de médicamens. Il va plus loin, car il conseille positivement aux personnes qui tiennent à conserver la vie, de n'appeler un médecin que dans les cas graves, regardant en général, comme beaucoup plus prudent, de s'en remettre à la nature, que de tenter des remèdes trop souvent dangereux.

ces spectres chancelans, sensés guéris par les médecins qui se croient *physiologistes:* chez eux le principe vital est regardé comme poison (1); en proie à l'une de ces affections appelées inflammatoires, ils n'ont pas frémi de voir couler leur sang à flots, et leur confiance en un système exténuant que le plus simple bon sens réprouve est tellement enracinée, qu'au premier malaise leur pensée se porte de suite vers la lancette ou les sangsues (2). Une *hydropisie* quelconque mettra fin à leur déplorable existence, et ce résultat fatal que j'ai prédit et vu se réaliser chez beaucoup de personnes habituées à se faire saigner fréquemment, sera inévitablement le même tôt ou tard pour toutes celles qui, à la moindre indisposition, recourent imprudemment aux émissions

---

(1) Je veux parler du sang que beaucoup de médecins tirent à profusion, comme s'ils craignaient que leurs malheureux malades en eussent toujours de trop; quel aveuglement! parce que ce fluide précieux circule trop rapidement et cause divers désordres, on s'en prend à sa quantité, quand bien souvent déjà elle est insuffisante. Au lieu de rendre la quantité du sang responsable de tout le mal qu'on veut combattre, il suffit d'attaquer la cause qui en trouble la circulation, et l'équilibre est aussitôt rétabli; c'est ce que l'*homœopathie* donne le moyen de faire avec la plus grande facilité.

(2) Il y a quelques années cette manie de sangsues a été poussée si loin, que l'espèce en a manqué en France; c'était alors une branche de commerce fort lucrative que d'en importer de l'étranger pour fournir la pratique en ville et les hôpitaux. Comment admettre raisonnablement que la vie de l'homme puisse en quelque sorte dépendre du secours de ce ver aquatique! cependant, ôtez-le ainsi que les ventouses scarifiées et la lancette, *au médecin sensé physiologiste,* et demandez ensuite à ce dernier ce qu'il peut encore pour soulager un malade!

sanguines que leur conseille la routine de leur médecin.

D'autres praticiens prenant aussi l'effet pour la cause, regardent des évacuations énormes, n'importe par quelle voie, comme salutaires, et secondent par des vomitifs, des purgatifs, des diurétiques, des sudorifiques, etc., qu'ils donnent à fortes doses, cet effort grossier d'une nature aveugle, luttant péniblement pour se soustraire à une cause de destruction dont ces évacuations ne sont, au contraire, que le produit. Le plus souvent, une seule dose presque imperceptible *d'un remède bien homœopathique*, ferait tout rentrer dans l'ordre en quelques heures sans exposer le malade au moindre danger.

Certains médecins ne voient de salut pour leurs malades que dans les dérivatifs : au moyen de sétons, de vésicatoires, de cautères, ils couvrent ces malheureux de plaies dégoûtantes et fétides qu'ils devront souvent garder le reste de leur vie, et ils se figurent ainsi les guérir, tandis qu'ils ne font de fait que remplacer chez eux une maladie par une autre; souvent encore, ces moyens cruels jugés insuffisans, sont secondés par les brûlures terribles du moxa que l'on promène impitoyablement sur diverses parties du corps.

Beaucoup d'autres, enfin, combattent les maladies par des remèdes qu'ils annoncent comme devant produire des effets en sens inverse de ceux du mal; sous l'influence de cette médication, une amélioration légère se manifeste assez promptement, mais l'effet secondaire du remède, tout-à-fait différent de ce qu'avait été l'effet primitif, amène constamment un aggravement notable dans la maladie. Cependant le pauvre malade qui a obtenu un moment de soulagement, réclame le même remède de son médecin, et celui-ci, qui ne sait que faire, parce qu'il n'a pas étudié la médecine *homœopa-*

thique, consent à donner de nouveau ce médicament nuisible à son client, quoiqu'il en connaisse parfaitement les suites funestes. Le mieux momentané est attribué au médecin, et l'augmentation du mal, qui est aussi son ouvrage, lui est trop rarement imputée.

Cependant, avant *Hahnemann*, quelques grands médecins avaient entrevu la *loi homœopathique*. Déjà ils avaient pensé que le remède le plus convenable pour guérir une maladie devait être celui qui produirait des effets le plus analogues possibles aux symptômes du mal. Ils avaient été amenés à ces idées justes, par la médecine populaire : *le vin chaud qui enlève quelquefois une fièvre violente ; la neige en frictions qui ranime un homme gelé, tandis que la chaleur du feu le fait mourir ; le cuisinier qui, avec quelques minutes de courage, guérit en l'approchant du feu la brûlure qu'il vient de se faire ; le petit verre d'eau-de-vie qui étanche la sueur du moissonneur*, etc..... Tous ces faits et beaucoup d'autres avaient fixé leur attention ; ils firent donc bien des essais dans ce sens, mais ils ne furent pas heureux. *Hahnemann* nous explique pourquoi : l'expérimentation d'une substance sur des malades, ne pouvant, le plus souvent, donner que des idées fausses sur *ses propriétés positives ou son action pure*, ces médecins n'étaient nullement certains d'administrer le remède convenable pour remplir l'indication qu'ils se proposaient ; en outre, en supposant leur choix parfaitement bon, ce qui ne pouvait arriver que par hasard, puisque les substances n'avaient pas été expérimentées précédemment sur l'individu sain, les doses étant des millions de fois trop fortes, amenaient nécessairement la mort du malade en déterminant un aggravement énorme du mal, tandis qu'elle est insensible au moyen

des doses infinitésimales de l'*homœopathie*, et constamment suivie de la guérison. *La loi homœopathique*, vraie de toute éternité, avait donc été bien sentie, mais mal exécutée ; c'est ce qui fit qu'on l'abandonna trop promptement, et que cette lueur de vérité fut seulement entrevue.



SUPÉRIORITÉ

INCONTESTABLE

DE

L'HOMOEOPATHIE

SUR

LA MÉDECINE ORDINAIRE.

Je ne m'étendrai pas longuement pour démontrer que *l'homœopathie* s'élève au-dessus de la médecine ordinaire, autant que le cèdre du Liban au-dessus des plantes rampantes. L'essor qu'elle prend dans tous les pays, en dépit de la fureur envieuse de ses implacables ennemis (1), suffirait seul pour donner une idée de sa

(1) Indépendamment de la vile épithète de charlatan, que des médecins indignes du nom qu'ils portent, ne rougissent pas de prodiguer à des confrères médecins comme eux, mais qui, plus amis de l'étude, de la science et de l'humanité, ne s'en tiennent pas au peu qu'ils ont appris pour obtenir le bonnet doctoral, beaucoup d'entre

haute portée. Si l'on réfléchit aux difficultés sans nombre qui doivent arrêter les *homœopathes*, et aux armes si faciles à manier que leurs adversaires emploient avec

---

eux emploient des argumens bien différens, suivant les circonstances et le degré d'intelligence des personnes auxquelles ils ont affaire, afin d'éloigner le plus long-temps possible d'une science dont la supériorité les écrase.

Le plus souvent ils la représentent comme une véritable absurdité, comme le rêve fantastique d'une imagination germanique en délire; suivant eux, les remèdes homœopathiques donnés à des doses ridiculement exiguës, ne peuvent avoir aucun effet, et les jongleurs qui s'en servent ne comptent que sur l'impression qu'ils espèrent produire sur des personnes nerveuses et d'un moral faible.

Les mêmes individus qui tiennent un jour ce langage, se trouvent-ils le lendemain dans un cercle où une personne digne de foi aux yeux de tout le monde, et dont ils n'osent pas pour cette raison récuser le témoignage, raconte avec enthousiasme une *cure homœopathique* merveilleuse par la rapidité du succès et à cause de la gravité du cas, aussitôt ils ont recours à une phrase toute prête pour une occasion de ce genre, et visent à inspirer la terreur, ce à quoi ils réussissent trop souvent chez des personnes naturellement crédules : on ne peut nier, disent-ils alors, que certaines affections difficiles à guérir, aient quelquefois cédé très promptement aux remèdes des *homœopathes;* mais, comme ils n'emploient que les poisons les plus violens, et que, malheureusement, nous sommes tous sujets à nous tromper, il est bien plus prudent, quitte à guérir un peu plus tard, de se servir des remèdes ordinaires car, si l'on venait à mal appliquer le médicament homœopathique capable de guérir une affection grave en quelques heures, une telle erreur entraînerait inévitablement en peu d'instans la mort du malade.

Souvent encore ils répandent le bruit que les personnes guéries par l'homœopathie, succombent infailliblement à une mort violente peu de mois après leur prétendue guérison.

acharnement contre eux, on est surpris de la vive impression qu'ils ont déjà produite sur l'opinion publique. Comment leur science difficile, si peu propre à séduire

---

S'agit-il d'une affection aiguë pour laquelle, en conscience, ils ne savent plus que faire, et certes ils se trouvent fort souvent dans ce cas là, ils ne manquent pas d'appeler en consultation plusieurs confrères de leur bord pour mettre leur réputation à couvert; puis, si les parens du malade, désespérés par le mal qui va toujours croissant, et ébranlés dans leur confiance, ont une velléité de recourir à l'homœopathie, et font la faute grave de leur demander ce qu'ils en pensent, ils les en détournent immédiatement en affirmant que cette médecine, si toutefois elle est bonne à quelque chose, est si lente dans sa marche que tout au plus on doit l'essayer dans certaines maladies chroniques qui laissent au moins le temps de revenir aux remèdes ordinaires. Ainsi donc, ils font tout ce qu'ils peuvent pour garder le malade, avec la certitude qu'il périra entre leurs mains, dans la crainte qu'il devienne une nouvelle occasion de succès pour les homœopathes.

Est-ce au contraire une de ces affections chroniques, dont ils savent fort bien qu'ils ne guérissent pas une seule, qu'on voudrait soumettre à la nouvelle médecine : selon eux aussitôt, l'homœopathie ne réussit plus que dans les maladies aiguës, ou bien ils la ridiculisent en disant qu'elle n'agit absolument que par le régime et l'imagination ; ce qui est bien prouvé, ajoutent-ils, par des expériences très concluantes faites à l'Hôtel-Dieu sur des malades qui, après avoir pris des boulettes de mie de pain, éprouvèrent justement les mêmes effets qu'avec les globules des homœopathes. Puis ils se répandent en insolentes invectives contre les disciples de Hahnemann, auxquels ils ne peuvent pardonner de réussir partout où avec leurs moyens ordinaires, ils ne manquent jamais d'échouer. Vraiment, on aurait peine à comprendre l'arrogance toute méchante de ces médicastres paresseux et routiniers, si elle ne trahissait clairement son origine : *invidia medicorum pessima.*

Les médecins qui se respectent et qui désirent sincèrement les progrès de la science, se gardent bien de tenir un semblable lan-

au premier abord, puisqu'elle heurte de front toutes les croyances médicales, et les idées même des personnes étrangères à l'art de guérir, peut-elle ainsi se répandre et faire de nombreux prosélytes, si ce n'est par la force irrésistible des faits, par les cures merveilleuses qu'elle opère chaque jour sur des malades regardés comme incurables par les médecins les plus habiles ?

Quand une affection chronique jugée au-dessus des ressources de l'art est guérie en quelques mois par un disciple de *Hahnemann*, cette cure fait déjà une grande sensation, et les louanges de *l'homœopathie* retentissent à bien des oreilles ; mais, s'il se présente un cas aigu des plus graves, qui ait déjà entraîné la condamnation du malade, et que, en peu de jours, ce qui arrive souvent, ou même en quelques heures, le moribond soit mis hors de danger par les secours de *l'homœopathie*, c'est alors que l'admiration des assistans n'a plus de bornes, et fait entendre au loin les accens de la reconnaissance.

Il n'est pas une seule affection aiguë dont la médecine ordinaire triomphe avec beaucoup de peine et en réduisant le malade au dernier degré d'affaiblissement, que *l'homœopathie* ne guérisse en peu de temps, avec

---

gage sur l'homœopathie; le peu qu'ils ont entrevu de cette nouvelle doctrine, leur donne le désir d'en savoir davantage, et si leurs nombreuses occupations ne leur permettent pas de se livrer à son étude comme ils le voudraient, au moins ils ne font rien pour entraver ses progrès; ils savent que l'art médical est encore bien incomplet, leur vœu le plus ardent est d'en voir reculer les bornes, et c'est un beau jour pour eux quand ils constatent un nouveau succès de l'homœopathie.

des atomes de médicamens sans avoir recours *aux saignées, à la diète, aux tisanes, aux vomitifs, aux purgatifs, aux bains, aux douches, aux fumigations, aux lavemens, aux cataplasmes, etc.*, non plus *qu'aux sinapismes, ventouses, vésicatoires, cautères, sétons, moxas, et autres appareils de supplice indispensables au médecin ordinaire*.

Outre que le traitement homœopathique épargne aux malades les ennuis, les dégoûts, les sujétions et les souffrances inséparables des moyens thérapeutiques ci-dessus énumérés, comme il proscrit les émissions sanguines et la diète, il n'épuise pas les forces vitales, et ne traîne jamais à sa suite ces convalescences interminables qui laissent dans une perplexité continuelle. On ne sait trop si la santé reparaîtra définitivement, ou si la maladie reprendra le dessus. Le réchappé vit de terreur, il n'ose ni manger ni mettre le nez à l'air, dans l'appréhension d'une rechute qui produit sur lui l'effet pénible de l'épée de Damoclès. Aussitôt au contraire, que les symptômes morbides ont cédé aux remèdes homœopatiques, le guéri peut manger à sa faim, et comme il n'a pas perdu de ses forces, il reprend de suite ses occupations habituelles sans crainte de récidive et sans convalescence.

Pour continuer le parallèle des deux méthodes et démontrer la supériorité marquée de *l'homœopathie*, suivons-les dans le traitement d'un certain nombre de maladies aiguës. La fièvre inflammatoire dont la durée moyenne est d'une à deux semaines, qui exige une diète sévère, des boissons rafraîchissantes, et d'abondantes saignées, cède en peu d'heures à quelques globules homœopathiques. La fluxion de poitrine ou pneumonie traitée aussi par les moyens dits antiphlogistiques, dure ordinairement de sept à vingt jours, et souvent

encore, quand elle ne cause pas la mort, elle passe à l'état chronique. Les homœopathes en triomphent, avec certitude, en quatre, cinq ou six jours, et les malades traités par eux, n'ont point de convalescence et ne doivent redouter aucune rechute.

La nouvelle médecine a des remèdes assurés et d'une action très prompte, contre *la coqueluche*, *les angines graves des enfans*, *le croup*, *les convulsions*, *les fièvres cérébrales*, *les épanchemens au cerveau*, *etc.* Quelle sécurité pour vous, tendres mères de famille, qui avez déjà vu périr plusieurs de vos enfans chéris au milieu des angoisses de la maladie auxquelles venaient s'ajouter les souffrances des remèdes cruels employés vainement pour la combattre; vous conserverez au moins ceux qui vous restent, car, si vous ne la repoussez pas, *l'homœopathie* vous en répond! et comment hésiteriez-vous à y recourir? n'est-il pas plus sage d'essayer d'un traitement dont on ne connaît point encore les bons effets, que de revenir sans cesse à celui dont on a trop de fois subi les conséquences funestes? les maladies graves qui attaquent les femmes en couches dont le traitement déplorable a fait couler tant de larmes, les fièvres éruptives, en un mot, toutes les affections aiguës sont combattues avec le plus grand succès par *l'homœopathie;* et si, dans toutes les circonstances dont je viens de parler, je n'ai rien dit du traitement vulgaire, c'est parce que d'avance il est connu de tout le monde, puisqu'il roule toujours sur les mêmes moyens.

Indépendamment des précieux préservatifs indiqués page 20, dont *Hahnemann* a gratifié l'humanité, il a encore trouvé un remède spécifique contre les suites si à craindre, des chutes sur la tête, des commotions, des contusions, des blessures, des opérations chirurgi-

cales, etc. Il fait connaître une substance qui arrête les vomissemens des navigateurs; plusieurs autres qui calment tous les malaises des femmes enceintes, et leur épargne la nécessité de se faire saigner, etc.

Enfin, il me reste à parler des maladies chroniques : elles dépendent fort souvent de traitemens mal conduits, de répercussions imprudentes au moyen desquelles un virus quelconque, quittant la peau, ne manque point de se fixer sur un organe important à la vie. Entre les mains de la plupart des médecins, leur traitement est très rarement suivi de succès; en effet, ils se bornent presque tous aux remèdes palliatifs et aux calmans, qui ne peuvent amener la guérison. Ces affections rebelles résultent toujours d'un vice héréditaire ou acquis, ou bien, comme je l'ai déjà dit, de la répercussion d'un virus, principalement de la gale ou de la syphilis, de la combinaison de l'un des deux ou de l'un et l'autre de ces virus avec les effets délétères de remèdes mal appliqués, ou donnés à des doses énormes, et elles résistent indéfiniment aux traitemens qui n'attaquent pas directement la cause du mal. Un petit nombre d'exemples prouvera suffisamment ce que j'avance : Que peut en général la médecine ordinaire contre l'épilepsie ancienne ? à peu près rien : elle a épuisé dans ses essais infructueux contre cette affection, la liste des poisons les plus violens qu'elle a souvent donnés avec peu de mesure; un grand nombre de malheureux ont succombé en peu d'heures sous des doses effrayantes d'acide prussique, et c'est tout au plus si ces remèdes sont parvenus à éloigner les accès; mais quelles sont les cures radicales obtenues? quel traitement oppose-t-elle à l'apoplexie ? les émissions sanguines : mais dans la plupart des cas ce pernicieux moyen ôte toute chance de

guérison au malade, et si dans quelques circonstances, il semble procurer momentanément du mieux, une seconde, une troisième attaque et la mort ne sont pas loin. Que peut-elle pour détruire la paralysie, sur laquelle l'électricité même échoue si souvent?

Prenons les maladies nerveuses : il y a trop longtemps qu'elles font le désespoir des gens de l'art, pour que ceux qui sont vraiment amis de l'humanité ne se réjouissent pas sincèrement d'apprendre qu'on a trouvé tout ce qu'il faut pour les faire disparaître. Avant l'*homœopathie*, qu'il était triste le rôle du médecin appelé pour une maladie de ce genre! Après avoir essayé, pour la forme, quelques remèdes qu'il regardait lui-même comme insignifians, il en était réduit à dire : *c'est nerveux;* ce qui, traduit littéralement, signifie : *je ne sais que faire!* — Il en était de même pour la goutte, ce mal si terrible et si commun; les symptômes morbides résistaient-ils aux remèdes toujours incapables de les détruire? le médecin, pour consoler le pauvre patient, se bornait à lui dire : *que voulez-vous? il faut de la patience! c'est goutteux, vivez avec votre ennemi.*

Hahnemann nous indique encore les moyens de triompher avec certitude de toutes ces maladies chroniques, et cette admirable découverte, due à son génie, rendra son nom immortel, et lui vaudra le beau titre de bienfaiteur de l'humanité.

RÉFUTATION

DES OBJECTIONS

QUE FONT

CONTRE L'HOMOEOPATHIE

SES DÉTRACTEURS.

Après avoir surabondamment fait connaître tout ce que vaut l'*homœopathie*, passons en revue et réfutons les principales objections que font contre elle ceux qui, ayant la manie de parler sans savoir, se permettent de la juger sans la connaître, et ceux qui redoutant l'ascendant infaillible que ses succès lui assurent dans l'opinion, font ce qu'ils peuvent pour éloigner le moment où tout autre traitement que celui qui nous occupe sera repoussé par les malades.

L'amour-propre froissé suscite bien des ennemis à la médecine de *Hahnemann*, et cette vérité s'explique trop clairement pour que je m'arrête à la démontrer; mais ce qui mettra sans contredit le plus d'obstacles à son admission par tous les médecins, c'est la paresse. Quand on s'est créé une routine facile et commode tirée de ses

connaissances acquises, quand on jouit de quelque réputation, et que l'on se trouve satisfait du produit d'une bonne clientelle, il faut un véritable courage et beaucoup de dévouement pour faire des études toutes nouvelles et renoncer à ses anciennes croyances; de de plus, cette *homœopathie* si longue à bien apprendre, si soigneuse dans ses observations auprès du lit du malade, ne permet plus les visites faites à la passade, et qui durent à peine quatre ou cinq minutes,.... les conséquences de ce fait se déduisent d'elles-mêmes. Quand l'opinion publique, entraînée par de nombreux succès, se sera enfin manifestée, alors seulement tous les médecins se verront forcés d'étudier l'*homœopathie*, heureux ceux qui d'eux-mêmes se seront mis à l'œuvre les premiers.

« *Je voudrais bien croire à l'homœopathie*, me « disait un jour un confrère avec lequel je causais ami- « calement sur cette science, « *parce que, s'il en était* « *ainsi, je l'étudierais avec ardeur:* — *Le moyen d'y* « *croire*, lui répondis-je, *c'est d'en faire quelques ap-* « *plications:* — *Mais je craindrais de compromettre* « *la vie de mon malade en me servant d'une méthode* « *à laquelle je ne crois pas.* — *En procédant comme je* « *vais vous l'indiquer, vous n'avez rien à redouter;* « *commencez sur une maladie bien caractérisée* « *qui vous laisse quelques heures disponibles pour* « *faire votre essai sans inconvénient; si dans ce court* « *espace de temps l'*HOMŒOPATHIE *ne procure pas un* « *mieux évident, vous pourrez de suite recourir à vos* « *moyens habituels. Faites mieux: choisissez des cas* « *où la médecine ne prescrit ordinairement rien, les vo-* « *missemens des femmes enceintes par exemple; vous* « *les verrez bientôt disparaître sous l'influence du*

« remède convenable, et l'heureuse femme qui aura « servi à votre expérience se trouvera ainsi débar- « rassée d'une incommodité, souvent très fatigante, « qu'elle était destinée peut-être à garder pendant « plusieurs mois ; ou bien quand vous rencontrerez « un corysa ou rhume de cerveau fort intense, « administrez le globule homœopathique à cette « affection, l'existence du moucheur n'en sera pas « compromise, et il vous certifiera qu'il s'est trouvé « parfaitement guéri en quelques heures.—Soit, mais « vous me parlez là de maladies trop légères ; je dé- « sirerais que vous m'appelassiez comme spectateur, « lorsque, parmi vos cliens, vous auriez à traiter un « cas aigu bien grave, je serais curieux de voir com- « ment, avec vos globules, vous vous en tireriez. — « Rien de plus facile pour moi que de vous satisfaire, « seulement, je ne suivrai pas tout-à-fait la marche « que vous me tracez pour vous convaincre : au lieu de « traiter devant vous un de mes malades que vous « pourriez supposer avoir été choisi par moi, parce « que je l'aurais jugé plus facile à guérir que tout « autre, je m'en remettrai à vous-même pour le choix « du sujet. Quand vous aurez trouvé dans votre « clientelle une maladie aiguë suffisamment grave, « pour vous inquiéter sur sa terminaison probable, « veuillez donc m'en avertir, et j'aurai le plaisir, tout « en guérissant votre malade, de vous convertir à la « seule vraie médecine... » Mon offre fut acceptée avec une sorte de reconnaissance, mais six mois se sont déjà écoulés depuis cet entretien, et je suis encore à attendre l'avertissement de ce confrère. . . . . . .

Par suite d'un esprit de vertige qui semble poursuivre un grand nombre de malades, l'*homœopathie* ren-

contre, pour se faire jour, des difficultés vraiment étranges : les uns, atteints de maux chroniques qui ont résisté à tous les remèdes connus, aux médecins et aux eaux de tous les pays, ne veulent lui reconnaître de mérite, qu'à condition qu'ils se trouveront presque immédiatement rétablis par elle ; ils semblent n'avoir de patience que pour des essais infructueux; cependant, si les *homœopathes* peuvent sans contredit beaucoup plus que les autres médecins pour guérir les malades, ils ne s'annoncent pas comme faisant des miracles ! Quand donc ils sont appelés après tant de traitemens nuisibles dont les effets compliquent l'affection primitive, il faut nécessairement un peu de patience pour que la guérison puisse s'opérer.

Au contraire, une affection grave est-elle enlevée d'un seul coup, par un remède parfaitement homœopathique, comme cela arrive assez fréquemment, loin que cette cure profite à la nouvelle doctrine, elle tourne justement contre elle. Le malade habitué à des traitemens interminables sur lui, sur ses amis, sur sa famille, dit à qui veut l'entendre *que sans doute son mal avait à finir, car il est impossible que si peu de chose ait pu produire tant d'effet en si peu de temps*. D'après un raisonnement de cette force, si un globule pouvait prendre le volume d'un éléphant, on se garderait bien de mettre en doute son efficacité ; cependant, quel est le poids ou le volume du miasme imperceptible qui communique la rougeole, la scarlatine, la petite vérole ? Quelle quantité de virus vaccin faut-il pour préserver de cette dernière affection, puisqu'il est reconnu qu'un verre d'eau dans lequel on laverait une lancette trempée seulement dans un bouton, fournirait de quoi vac-

ciner efficacement plus de mille personnes. Tout le monde sait qu'un grain de musc suffit pour infecter en quelques minutes une maison entière; que pèse donc la molécule odoriférante qui s'en dégage ? Elle détermine très-promptement de violentes convulsions chez beaucoup de femmes, et cependant il est bien reconnu, qu'après avoir donné lieu à de si puissantes émanations pendant un an, ce grain de musc placé dans la balance, ne paraît pas avoir sensiblement perdu de son poids. De tels faits, que personne ne contestera, sont-ils moins surprenans que l'action des globules homœopathiques ?

Certains médecins qui n'ont par le droit d'ignorer ce que je viens de citer, ne manquent cependant pas de dire, quand ils en trouvent l'occasion : « *Quels charlatans que ces homœopathes, ils prétendent, à la* « *dose ridicule d'un millionième de grain, produire* « *des effets positifs avec les mêmes substances que* « *nous administrons souvent, sans grands résultats,* « *à celle de douze, trente-six, soixante-douze grains* « *et même plus, la rhubarbe par exemple ! Quelle cré-* « *dulité ne faut-il pas pour ajouter foi à de pareilles* « *absurdités !* » ....Ces réflexions, quand elles s'adressaient à des personnes qui peut-être pour la première fois entendaient parler de l'*homœopathie*, manquaient rarement leur effet, maintenant tous ceux qui auront lu attentivement cette brochure sauront au juste ce qu'elles doivent en penser. Quelques renseignemens que je vais ajouter, prouveront jusqu'à l'évidence la mauvaise foi de tant de détracteurs acharnés, ou bien leur ignorance absolue des principes élémentaires de cette *homœopathie* si souvent chargée de réparer toutes leurs bévues.

Quand un *allopathe* (1) fait prendre à un malade soixante-douze grains de rhubarbe, son intention est de produire un effet purgatif ; en stimulant fortement le canal intestinal, il en augmente de beaucoup la sécrétion naturelle, et cause un véritable trouble dans l'organisme. L'*homœopathe* ne recourt jamais à de semblables moyens ; son rôle essentiellement pacificateur est de rétablir l'ordre et l'harmonie partout où ils ont cessé d'exister, et quand il donne un millionième de grain du médicament en question, il est loin de vouloir purger, c'est pour faire cesser certaines coliques accompagnées de dévoiement, résultat qu'il obtient toujours en quelques heures. Son but étant, comme on le voit, tout-à-fait autre que celui de l'*allopathe*, il n'est donc pas surprenant que la dose soit aussi bien différente. De plus, chaque remède choisi bien homœopathiquement, ayant une action spécifique directe sur l'organe malade, et étant destiné à augmenter momentanément, mais le moins possible, le mal dont il est déjà atteint, cet aggravement reconnu indispensable à la guérison par *Hahnemann et tous ses disciples*, serait dangereux si, comme je l'ai déjà dit plus haut, on donnait à une dose trop forte un médicament *homœopathique*, c'est-à-dire agissant spécialement sur le siége du mal ; tandis qu'elle est insensible, quoique suffisante aux doses infinitésimales prescrites par l'expérience contre laquelle tous les raisonnemens les plus forts en apparence viennent échouer. On concevra facilement l'absolue nécessité de

---

(1) Hahnemann désigne sous ce nom tout médecin qui n'agit pas selon les règles de l'homœopathie.

ces doses si faibles, quand on saura que la maladie développe une sensibilité excessive dans l'organe affecté, et que, dans ce cas, la plus légère atteinte du médicament ne peut manquer de s'y faire sentir. C'est ainsi que l'œil sain supporte avec facilité et sans douleur la lumière qui est son excitant naturel, tandis qu'il ressent une impression des plus douloureuses, et tout-à-fait insupportable à la moindre lueur du jour, quand il est frappé d'une ophthalmie ou inflammation violente. Eh bien, cette maladie si pénible cède en peu de temps à l'*homœopathie*, mais, pour cela, il faut une dose très faible de médicament. D'après toutes ces explications, la marche fixe et invariable adoptée par les *homœopathes* est déjà suffisamment motivée, elle le sera bien plus quand on saura encore que le frottement très-prolongé auquel sont soumises les substances préparées selon les procédés de *Hahnemann*, développe en elles des propriétés beaucoup plus actives que celles qu'elles ont à l'état naturel; quelques-unes même, telles que *le charbon de bois*, *la silice*, *le lycopode*, etc., regardées comme inertes à l'état brut, acquièrent par le frottement une vertu médicatrice des plus prononcées, et ne peuvent être administrés qu'aux doses les plus faibles, quand les symptômes qu'elles développent sur l'individu sain sont bien en rapport avec ceux qui existent chez le malade en traitement. Pourquoi mettrait-on en doute ce fait tant de fois constaté par tous les médecins qui ont embrassé l'*homœopathie* par conviction? Tout le monde sait que le plateau de cristal d'une machine électrique qui, à son état de nature, ne dégage point d'électricité, en développe en peu d'instans une tres grande quantité, quand il se trouve frotté entre des coussins, et donne lieu aux phénomènes les plus extra-

ordinaires. L'effet du frottement, dans les deux circonstances ci-dessus, n'a rien qui doive plus surprendre dans l'une que dans l'autre; on peut sans doute en être étonné, mais l'expérience est là, il faut se rendre à l'évidence.

Beaucoup de médecins ennemis de la nouvelle doctrine attribuent uniquement à l'imagination sur laquelle les *homœopathes* auraient soin d'agir le plus possible, le mieux que quelques malades se figurent obtenir de leur traitement. — Cette inspiration est vraiment lumineuse, quand il est démontré que *l'homœopathie* ne réussit jamais mieux que chez les enfans en bas âge; quelle imagination exaltée chez un nourrisson de six mois! c'est aussi probablement aux vapeurs ou à l'enthousiasme de la vache, du cheval ou du chien, qu'il faut attribuer les succès brillans de *l'homœopathie* dans la médecine vétérinaire?

Quand ils tiennent à détruire la confiance d'un malade qui se fait traiter par *l'homœopathie*, voilà comment ils s'y prennent : « *La preuve que ces prétendus remèdes ne sont que de la graine de niais, et ne jouissent par conséquent d'aucune propriété, c'est que je vous propose d'avaler devant vous les globules, quels qu'ils soient, que votre homœopathe vous a remis.* » — Certes, voilà une offre qui doit donner à réfléchir! que répondre pour réfuter une assertion aussi bien appuyée? c'est cependant très simple : Ceux qui s'avancent ainsi, ont quelques notions sur la préparation et l'administration des remèdes homœopathiques, ils savent parfaitement que les globules donnés à un malade pour agir directement sur un organe irrité, doivent avoir, comme je l'ai dit plus haut, une action proportionnée extrêmement faible, et que si

cette action est encore suffisante pour se faire sentir chez un malade, elle serait loin d'être assez forte pour produire un trouble notable chez l'homme sain dont la sensibilité est infiniment moins développée, *et dont la nourriture habituelle suffirait d'ailleurs pour annuler l'effet du médicament.* Ils sont loin d'ignorer aussi que pour expérimenter une substance homœopathique sur l'homme sain, il faille d'abord le tenir au régime convenable, puis lui administrer une dose plus forte de la substance moins affaiblie que pour le malade, et cela à cause des faits ci-dessus énoncés avec détails. Cette fanfaronnade qui ne prouve, comme on voit, absolument rien contre *l'homœopathie*, se renouvelle assez souvent pour que j'aie jugé à propos de la relever.

On reproche aussi aux *homœopathes* de donner à peu près la même dose de remède à des individus d'âge bien différent.—C'est justement ce qui prouve la spécifité des remèdes homœopathiques : faut-il, pour vacciner un adulte plus de virus-vaccin que pour un enfant ? l'expérience dit non.

En entendant parler du grand nombre d'affections différentes qui cèdent à *l'homœopathie*, certaines personnes disent : « *c'est donc une espèce de selle à tous chevaux ?* » — Cette expression pourrait tout au plus convenir s'il s'agissait d'un remède comme celui de Leroy, qui, toujours le même, est administré indistinctement dans toutes les maladies. La matière médicale des *homœopathes* contient environ 260 substances différentes qui ont toutes été expérimentées un grand nombre de fois sur l'individu sain ; leurs propriétés sont donc parfaitement connues, et bien distinctes ; c'est dans ce riche arsenal qu'est choisie avec le plus grand

soin la substance d'une analogie parfaite avec les symptômes morbides qu'il s'agit de combattre.

Hahnemann, à ce que prétendent certains facétieux, ne voit rien de plus sûr qu'un coup de hache pour guérir un coup de hache, et jette habilement du haut d'un balcon, l'homme qui vient de faire une semblable chute.—Le mot *homœopathie* signifiant maladie analogue, et non identique, ou de même nature, cette plaisanterie tombe d'elle-même. Je ne m'arrêterai pas à beaucoup d'autres de même force, la lecture en serait trop fastidieuse, et ceux qui se seront pénétrés de l'esprit de cette doctrine y répondront aussi bien que moi.

Pour terminer, je vais réfuter une dernière objection que l'on m'a faite plusieurs fois, sans doute parce qu'on la croyait fort embarrassante: « *comment se fait-il* « *que l'homœopathie, si elle jouit réellement de l'ef-* « *ficacité qu'on lui attribue, ait mis tant d'années* « *depuis sa création pour arriver jusqu'à nous, puis-* « *qu'en* 1830 *il n'en était seulement pas question à* « *Paris?* » — Si *l'homœopathie* à sa naissance n'avait pas donné à pressentir sa glorieuse destinée, *Hahnemann* n'aurait pas subi tant de persécutions dans sa patrie; un tel acharnement que l'on remarque aussi maintenant en France contre les *homœopathes*, ne s'est jamais déployé contre un système médical jugé absurde! les succès peuvent seuls acérer les armes de l'envie; on dédaigne la nullité, on l'abandonne à elle-même, rien d'hostile n'est dirigé contre elle, par sa nature elle ne peut porter atteinte à aucune réputation toute faite, et ne tarde pas à disparaître dans l'oubli. Loin de cela, *l'homœopathie*, lente à la vérité dans sa marche, à cause de tous les obstacles qu'elle rencontre, n'en fait

pas moins chaque jour des progrès positifs dans tous les pays. Un fait bien remarquable en sa faveur, c'est qu'on ne puisse citer un seul médecin qui, après avoir renoncé pour elle à ses anciennes croyances, ait plus tard été tenté de l'abandonner. En elle tout attache, et ceux qui l'exercent ne peuvent le faire avec froideur. Que de jouissances ne procure-t-elle pas au jeune adepte avide de succès! elle lui ouvre la plus belle carrière de toutes, celle qui lui assurera pendant toute sa vie la bienveillance, l'estime, et la reconnaissance de ses semblables.

Si nous avons été si long-temps privés des bienfaits de l'homœopathie, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. N'avons-nous pas en France le travers de dédaigner sans examen les découvertes, quelles qu'elles soient, qui ne prennent pas naissance chez nous? de plus, la différence de langue n'était-elle pas capable de retarder beaucoup la propagation de la nouvelle doctrine? *Hahnemann* et ses savans disciples ont écrit tous leurs ouvrages en allemand; très peu de médecins français comprennent cette langue; était-ce donc aux auteurs allemands à se faire traduire en français, uniquement dans l'espérance de notre conversion à leurs principes? cette démarche, peu en harmonie avec leur caractère, devenait encore moins faisable à cause de notre tendance bien connue, surtout quand il s'agit de sciences, à repousser tout ce qui vient de l'étranger; cependant, dans l'intérêt de l'humanité, n'est-ce pas le cas de mettre un vain orgueil de côté, et d'accepter le bien, n'importe d'où il vienne? maintenant que nous avons à notre disposition les traductions nécessaires pour étudier *l'homœopathie*, et la pratiquer avec succès, je demanderai à mon tour ce qui retient encore tant de

médecins ? je laisse au lecteur judicieux le soin de répondre à ma question.

Une autorité médicale, un savant dont les observations font foi dans la science, M. le professeur Andral, dont le dévouement aux progrès de l'art est justement apprécié, a fait dans son hôpital des expériences sur *l'homœopathie*. Il est à regretter, dans l'intérêt général, que trop de précipitation ait été mise dans ses essais peu concluans : la pratique de *l'homœopathie* exige une étude longue et approfondie de l'action pure des médicamens, et les nombreuses occupations de M. Andral ne lui ont pas permis de s'y livrer assez long-temps pour réussir complètement. On ne peut donc tirer aucune conclusion d'expériences qui démontrent clairement à tout *homœopathe* qu'elles ont été faites avec des connaissances insuffisantes de la matière médicale homœopathique, et demandent à être reprises, pour la conviction de tous, avec une marche *plus satisfaisante*.

OBSERVATIONS

TIRÉES

DE MA PRATIQUE.

« *Mais*, s'écrient les envieux, *où sont les malades* « *réellement guéris par l'homœopathie? certes, si l'on* « *raie de son catalogue les visionnaires, les enthou-* « *siastes, les femmes à vapeurs, les niais, les com-* « *plaisans, ceux que le régime a soulagés, ceux que* « *la nature a guéris, il n'y restera pas grand'chose!* » —Afin de couper court à toutes ces méchantes insinuations, je ne manquerai point de donner le nom et l'adresse de chaque malade guéri par l'*homœopathie*, dont je citerai l'observation; aussi, aurai-je soin de ne parler d'aucune affection qui soit de nature à commander le secret. Tous mes cliens frappés d'admiration pour la nouvelle doctrine, désirent ardemment, dans l'intérêt de l'humanité, qu'elle se répande le plus promptement possible; que les personnes qui conserveraient encore quelque doute après avoir lu cette exposition de l'*homœopathie*, prennent donc de suite des informations, elles acquerront une conviction pleine et entière, car le langage naïf de la reconnaissance a un cachet de vérité qui ne se confond point avec l'embarras du mensonge.

Il est hors de mon caractère de chercher à nuire à mes confrères; c'est pourquoi je m'abstiendrai de nommer aucun des médecins appelés avant moi pour traiter les malades qui ont ensuite réclamé mes soins; cependant, comme il en est un certain nombre *dont je sais parfaitement les noms*, qui se laissent aller contre moi dans le monde à un acharnement scandaleux, ils doivent naturellement s'attendre à ce que je dise franchement ce que je pense d'eux, toutes les fois qu'on me demandera mon opinion sur leur compte.

1re OBSERVATION. — BOUDOT BOROMÉ, âgé de 32 ans, concierge de la maison que j'occupe, me pria de lui donner mes soins en avril 1833. Il avait eu une fluxion de poitrine deux ans auparavant, et n'avait jamais cessé de tousser depuis cette époque, quelque remède qu'il eût essayé. Quand je l'examinai, tous les symptômes d'une *phthisie pulmonaire* au dernier degré étaient évidens, et je ne voulais pas l'entreprendre, n'espérant absolument rien pour sa guérison. Cependant, je m'y décidai à cause de son profond désespoir : « *je suis un homme* « *perdu*, me disait-il d'une voix éteinte, *je n'ai plus* « *d'espoir qu'en votre traitement, tout le monde me* « *regarde comme incurable, et je crois qu'on a rai-* « *son, car je crache tous les jours de gros morceaux* « *de chair.* » Le fait est que je ne lui supposais pas plus de quinze jours de vie; voici dans quel état il se trouvait : fièvre continue depuis cinq mois, dernier degré du marasme, gène extrême de la respiration, toux caverneuse des plus pénibles, amenant une abondante expectoration de pus mêlé de sang. Le dos extrêmement douloureux était voûté, la tête tombait sur la poitrine où il ressentait des élancemens déchirans; chaque nuit

des sueurs fétides traversaient deux matelas, et douze à quinze évacuations en vingt-quatre heures, achevaient d'exténuer ce moribond qui ne pouvait plus manger. Cet effrayant tableau, tracé avec la plus scrupuleuse exactitude, serait certifié au besoin par tous les voisins et les locataires de la maison. Boudot Boromé jouit aujourd'hui d'une excellente santé; sa guérison, obtenue en cinq mois de traitement, ne s'est pas démentie jusqu'à ce jour, quoique cet homme ait fait grand nombre d'imprudences pendant l'hiver dernier.

Mme Meylan, ma propriétaire, me disait en me faisant compliment sur cette cure étonnante : « *je le re-* « *gardais si bien comme un homme mort, que déjà* « *j'avais jeté les yeux sur un remplaçant.* »

Deuxième observation. — En juillet 1833, je fus appelé par Mme Fiquez, demeurant *rue des Grands-Augustins*, no 21, pour traiter, par l'*homœopathie*, sa fille âgée de 7 ans, qui était affectée d'une *phthisie pulmonaire*. La maladie datait de quatre mois, elle avait commencé peu de temps après une rougeole malsortie. Sa marche avait été rapide, et le médecin chargé de la soigner dès le début, après avoir employé inutilement les adoucissans et les calmans, aidés de plusieurs vésicatoires, ne savait plus que faire. La maigreur de la malade était effrayante; la peau habituellement sèche et brûlante, la langue très rouge, la soif ardente, et la toux, qui ne cessait ni jour ni nuit, était accompagnée d'une expectoration purulente du plus mauvais caractère. Après avoir essayé sans succès plusieurs remèdes, qui me semblaient bien appropriés, je me décidai à agir dans la supposition assez probable d'une répercussion de la rougeole, et en cinq jours l'enfant était couvert

de boutons de la tête aux pieds. A partir de ce moment, le mieux se manifesta bientôt, l'expectoration cessa d'être purulente; la fièvre, qui était continue depuis trois mois, disparut, et avec elle les sueurs nocturnes et les douleurs de poitrine; l'appétit revint, les digestions se régularisèrent, en deux mois la guérison fut complète.

Troisième observation. — Mme de Gonsault, *rue du Cherche-Midi*, no 12, réclama les secours de l'*homœopathie* pour l'une de ses filles, âgée de huit ans, qui toussait beaucoup depuis près de six mois, et que l'on croyait atteinte seulement d'une coqueluche. Le 15 mars 1834, j'examinai avec le plus grand soin la poitrine de cette enfant, et l'auscultation me fit connaître que j'avais affaire à une phthisie pulmonaire et non à la maladie supposée qui avait rassuré la famille jusqu'à ce jour. « *Je voudrais bien*, dis-je alors à la mère, *que cette* « *petite malade n'eût en effet qu'une coqueluche, car* « *dans cinq ou six jours il n'en serait plus question;* « *mais l'ennemi que nous avons à combattre est d'une* « *bien autre ténacité: mademoiselle votre fille est* « *phthisique. — Monsieur, c'est impossible*, *car elle* « *ne crache point, et les quintes de toux qui la fa-* « *tiguent tant ne peuvent tenir qu'à la coqueluche.* « *— Dans quelques jours, madame, vous serez ef-* « *frayée autant que surprise de ce que je lui ferai* « *rendre.* » J'administrai un remède en conséquence, la malade fut extrêmement agitée; la toux devint convulsive avec menace de suffocation; enfin, au bout de deux jours, il s'échappa avec effort des voies aériennes un tubercule de la grosseur d'une petite noisette, d'une consistance assez prononcée, exhalant une odeur fétide;

il fut suivi d'une très grande quantité de matières purulentes. La toux, quoique moins forte, continua avec une expectoration toujours de même nature, mais peu abondante, pendant huit jours environ; à cette époque, la respiration devenant de nouveau très gênée et la fièvre plus forte, je répétai le même médicament qui avait déjà si bien réussi, et sous son influence, de pleines cuvettes furent encore expectorées avec de violens efforts de toux. Un mieux sensible succéda à l'expulsion de toutes ces matières morbides; la fièvre se calma peu à peu, l'appétit revint, et avec le secours de quelques autres remèdes *homœopathiques*, appropriés aux symptômes divers qui se présentèrent, Mademoiselle Sophie de Gonsault se trouva parfaitement rétablie; le traitement a duré quatre mois. Aujourd'hui le caractère de cette jeune enfant, qui était devenu extrêmement triste, a repris toute sa gaîté primitive, elle est grasse et fraîche, en un mot, on ne retrouve plus chez elle la moindre trace de cette redoutable maladie.

Réflexions.—Ces trois guérisons remarquables, ainsi que plusieurs autres qui ne trouvent point leur place ici à cause du peu d'étendue que j'ai fixé à cette brochure, prouvent le puissant secours que l'on peut attendre de l'*homœopathie* contre la *phthisie* qui a fait jusqu'ici le constant désespoir de la médecine. Cependant, loin de moi cette pensée que l'on puisse en triompher avec certitude; mais au moins, maintenant, nous avons des chances de succès, et je répéterai avec *Hahnemann*, qu'il ne faut jamais, avant d'avoir essayé, désespérer d'un malade de cette espèce, puisque l'*homœopathie* en a ressuscité plusieurs qui avaient déjà un pied dans la tombe.

Quatrième observation. — Mme de Raymacker, *rue du Colombier*, n° 14, souffrait depuis cinq ans d'une maladie qui affectait principalement le système nerveux : de violens maux de tête avec étourdissemens, des douleurs fort vives à l'estomac, des spasmes très pénibles, et de fréquens mouvemens convulsifs avec perte de connaissance, auraient pu faire croire à des attaques d'épilepsie. Cette malade avait épuisé tous les secours de la médecine; pâle et extrêmement faible par suite des émissions sanguines qu'on lui avait prescrites fort souvent, elle avait enfin renoncé à tout traitement, et traînait avec résignation sa déplorable existence. Ayant été appelé pour traiter son mari, atteint d'une maladie aiguë, je vis sa triste position, et je lui promis aussi guérison, si elle voulait essayer de l'*homœopathie*; je commençai son traitement le 19 mars 1834; quarante jours après, le 28 avril, à ma dernière visite, je la laissai très satisfaite de sa santé !

Cinquième observation. — Le 8 mars 1834, je fus appelé *rue Basse-du-Rempart*, n° 40, chez M. de Marcilly, pour donner mes soins à une de ses parentes venue d'Orléans, afin d'essayer si l'*homœopathie* pourrait plus pour sa guérison que tous les médecins de sa ville, qui, jusqu'alors, n'étaient pas parvenus à la soulager. Cette jeune personne, âgée de 20 ans, avait *un tic douloureux* des plus rebelles; de plus, un mouvement convulsif agitait la tête et l'œil droit, qui pendant l'accès laissait échapper une grande quantité de larmes. La maladie datait de sept mois, et se compliquait d'une suppression persistant depuis six mois; la marche était très pénible en plein air; des vertiges la rendaient presque impossible, et la pâleur de la face devenait ex-

trême. En trois jours, ces douleurs si vives disparurent entièrement, un bien-être général se fit sentir, trois semaines après, les règles reparurent, et la malade retrouva sa santé première. Le mois suivant prouva que la cure était définitive.

Sixième observation. — M. Paul Dufour, négociant en vins *à Bercy, Grande-Rue*, n° 14, réclama les secours de l'*homœopathie* pour son fils âgé de treize mois, atteint depuis deux jours de violentes convulsions. Cet enfant, soigné d'abord par deux médecins ordinaires, avait subi deux applications de sangsues aux oreilles; bains, sinapismes, vésicatoires, lavemens et cataplasmes, n'avaient entravé en rien la marche effrayante de la maladie, et quand j'arrivai, je remarquai tous les symptômes d'un épanchement au cerveau, que les médecins qui m'avaient précédé avaient aussi signalé : tous deux regardaient ce petit malade comme perdu, et ne proposaient plus qu'une troisième application de sangsues sur laquelle ils comptaient bien peu, à cause du mauvais effet des deux premières. Je commençai mon traitement le 28 juin 1834, à huit heures du soir; le lendemain, à huit heures du matin, je trouvai l'enfant au sein de sa nourrice. Le soir il y eut une rechute que j'avais annoncée aux parens comme résultat probable des applications de sangsues qui avaient été faites avant mon arrivée. Le 30, le mieux reparut sous l'influence d'un globule homœopathique semblable à celui qui avait amené la première amélioration; quelques autres furent encore nécessaires pour consolider la cure, et en quatre jours tout symptôme de maladie avait entièrement disparu.

SEPTIÈME OBSERVATION. — M. DELAUNAY, garde vestiaire à la chambre des Pairs, demeurant au *Palais du Luxembourg*, me consulta en février 1834, pour l'un de ses fils, âgé de 14 ans, qui depuis quatre mois était affecté d'une aliénation mentale des plus graves. Ce jeune homme, dont l'intelligence avait été jusque là très développée, était tombé dans un état d'idiotisme complet, à la suite d'une fièvre cérébrale qui avait cédé aux remèdes ordinaires. Quatre médecins distingués, dont un a dirigé pendant douze ans une maison d'aliénés, avaient déclaré que ce malade ne pouvait plus guérir chez lui, et qu'il fallait absolument recourir aux traitemens usités dans les établissemens spéciaux pour ce genre d'affection. Le père répugnait beaucoup à cette séparation cruelle qu'il regardait comme définitive, parce qu'il ne connaissait personne qui fût sorti guéri d'une maison d'aliénés. Il voulut donc savoir si, par l'*homœopathie*, il verrait quelque chance de guérison pour son fils. Après avoir examiné le malade, je lui déclaraï que j'étais plein d'espérance, je commençai donc immédiatement un traitement homœopathique, et, sous son influence, MOÏSE DELAUNAY, dont l'état était toujours à peu près le même, passa pour ainsi dire par tous les genres de folie. Enfin, au bout de six semaines, il recouvra toutes ses facultés intellectuelles, et depuis ce temps sa guérison ne s'est pas un instant démentie.

Tous les habitans du Luxembourg ont été témoins de cette cure surprenante.

HUITIÈME OBSERVATION.—M. VAN-DERPLAT, demeurant *rue de la Paix, hôtel de Wagram*, vint me chercher dans la nuit du 26 juillet 1834, pour secourir une de ses filles, âgée de 15 ans, qui se trouvait dans une position

critique. Depuis trois heures environ cette jeune personne, qui se portait parfaitement bien dans la journée, avait été réveillée par des douleurs atroces dans le ventre, accompagnées de vomissemens bilieux très abondans et de fréquentes évacuations de même nature; elle poussait, à de courts intervalles, des cris aigus, et ne pouvait garder aucune position dans son lit tant l'agitation était grande. Un seul globule ramena promptement le calme, et tout était rentré dans l'ordre en moins d'une heure. Je n'administrai point d'autres remèdes; à midi, c'est-à-dire huit à neuf heures après que je l'eus quittée, cette ex-malade se trouvait si bien qu'elle déjeûna de fort bon appétit; aucun accident n'a reparu.

NEUVIÈME OBSERVATION.—Mlle GENEVIÈVE BERNARD, âgée de 63 ans; *rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel*, n° 18, me demanda de la soigner le 1er octobre 1833. Sa santé, en général, était dans le plus déplorable état; plusieurs fois par semaine elle éprouvait de violentes attaques d'épilepsie, maladie qui faisait le tourment de sa vie depuis l'âge de vingt-deux ans; en outre, maux de tête habituels, oppression en marchant, digestions pénibles, et faiblesse extrême. Depuis dix-huit mois son existence lui était devenue tout à fait à charge ainsi qu'à tous ses voisins, à cause de la plus singulière affection spasmodique qu'elle contracta à la suite d'une terreur très grande: elle fut menacée et maltraitée par un homme qui en voulait à sa vie. Peu de jours après cette circonstance fâcheuse, indépendamment d'attaques d'épilepsie plus fortes et plus fréquentes, elle commença à pousser des mugissemens effrayans tout-à-fait semblables, pour l'intonation et la force, à ceux d'une vache qui a perdu son veau. L'air pénétrait avec force

dans les poumons, et en sortait avec un épouvantable mugissement; je crois que rien de pareil ne s'est encore rencontré chez l'espèce humaine. Un grand nombre de médecins essayèrent vainement, pour guérir cette bizarre maladie, tous les calmans et les anti-spasmodiques connus; ce beau triomphe était réservé à *l'homœopathie*. Sous son influence salutaire, cette affection extraordinaire se dissipa peu à peu, et dans l'espace de neuf mois, l'épilepsie *qui sévissait depuis près de quarante ans*, disparut avec tous les autres symptômes morbides.

Dixième observation.—Vers la fin de juillet dernier, cette même personne fut prise du choléra : vomissemens continuels, vingt-cinq évacuations en douze heures, brûlemens et spasmes dans la région de l'estomac, froid glacial de tout le corps, timbre de la voix tout-à-fait changé et d'une faiblesse extrême, crampes très douloureuses dans les membres, vertiges et anxiété. Trois doses d'un remède homœopathique, administrées dans l'espace d'un quart d'heure, mirent fin à ces effrayans symptômes; *le lendemain la guérison était complète*.

Onzième observation.—Au mois de juin 1834, Mme de Wailly, *rue Basse-du-Rempart*, n° 40, me fit appeler pour soigner sa femme-de-chambre qui avait été prise dans la nuit d'une esquinancie très aiguë : fièvre violente, respiration excessivement gênée, menace de suffocation, col très gonflé, même à l'extérieur, la malade ne pouvait plus avaler sa salive. Un premier globule donné à neuf heures du matin enleva la fièvre en quatre heures : un second, d'une autre substance, fut pris à une heure de l'après-midi, il fit promptement tomber les autres symp-

tômes inquiétans, et cette pauvre fille qui, pendant la nuit précédente, s'était regardée comme morte, mangea dans la soirée même un potage sans aucune souffrance; le lendemain elle avait repris son service ordinaire.

Douzième observation. — Leclerc, laitier à Villejuif, était affecté depuis six mois d'une *névralgie* violente, ayant son siége sur le sourcil gauche. Cet homme, âgé de 27 ans, très vigoureux et sanguin, avait été traité dans son bourg, par les antiphlogistiques et les calmans; voyant qu'il n'obtenait aucun soulagement, il vint à Paris, sur le conseil de son médecin, et entra à l'hôpital de la Charité; un grand nombre de remèdes bien différens furent inutilement employés, et six semaines après, il sortit aussi souffrant qu'il était entré. Le 8 avril 1834, sa femme, qui avait entendu parler dans le quartier où elle vend son lait à Paris, de diverses cures que j'avais obtenues par *l'homœopathie*, me l'amena et me pria de lui donner mes soins : la première dose du médicament que je lui administrai immédiatement, procura un peu de soulagement pendant quelques jours; le 17, il revint me consulter, et se crut guéri après la seconde dose du remède; car il fut sept jours sans souffrir. Le 28 je le vis encore, il avait ressenti la veille quelques légères douleurs; le 29, le mal avait disparu pour ne plus revenir. Cinq mois se sont déjà écoulés sans rechute.

Treizième observation. — Mademoiselle Sibire, demeurant *rue du Petit-Bourbon* n° 2, se donna une *entorse* très forte en descendant son escalier; la douleur fut si vive qu'elle ne put le remonter seule, et fut obligée de se coucher. Elle appliqua sur son pied l'inévitable lini-

ment de *savon*, *blanc d'Espagne et eau-de-vie*. La nuit fut très pénible, la peau devint rouge, et l'articulation du pied s'engorgea considérablement ; on ne distinguait plus les malléoles quand je fus appelé le lendemain à 8 heures du matin. J'administrai à cette malade un remède homœopathique, véritable spécifique pour ce genre d'affection, et je lui annonçai positivement qu'elle marcherait facilement le soir même. A 7 heures, je la trouvai en train de se promener avec précaution dans sa chambre ; le pied n'était plus enflé, une légère douleur se faisait encore sentir intérieurement, mais le lendemain elle avait cessé, et mademoiselle Sibire put sortir et marcher long-temps sans rien ressentir.

FIN.